This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

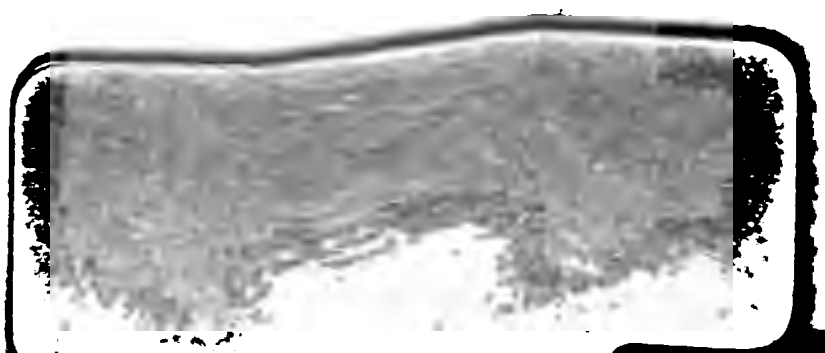
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



MŒURS

DES

OTHOMANS.

Le même ouvrage, avec les soixante et douze gravures coloriées. Prix des six volumes brochés, 30 fr.

Le même, papier vélin, avec les soixante et douze gravures coloriées. Prix des six volumes in-18, cartonnés, 60 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage deux exemplaires sur *peau de vélin*, avec doubles figures, avant lettre terminée, noires et coloriées : ces dernières ont été imprimées en couleur, et soigneusement retouchées au pinceau.

DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

Un Triballien blessé reconnaît le Sultan le frappe et est aussitôt lui même haché en pièces. Pag. 16.

MŒURS

Pet

1812.

BN

MŒURS,

USAGES, COSTUMES

DES OTHOMANS,

ET ABRÉGÉ DE LEUR HISTOIRE;

PAR A. L. CASTELLAN,

Auteur des Lettres sur la Morée et sur Constantinople;

Avec des éclaircissemens tirés d'ouvrages orientaux, et communiqués par M. LANGLÈS.

SIX VOL. IN-18, ORNÉS DE SOIXANTE ET DOUZE PLANCHES.

TOME PREMIER.

A 24608

PARIS,

NEPVEU, Lib., passage des Panoramas, n° 26.

1812.

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

51395

AVANT-PROPOS.

La Bibliothèque des monarques indiens étoit composée d'un si grand nombre de volumes, qu'il falloit cent chameaux pour la transporter : l'un de ces princes, qui aimoit beaucoup la lecture, mais encore plus les voyages, chargea les savans de son empire d'extraire de chaque livre ce qu'il y avoit de meilleur, et d'en composer une bibliothèque moins embarrassante : on fit des extraits, et dix chameaux suffirent, au lieu de cent,

pour la porter. Son successeur la trouvant encore trop considérable, ordonna à un Brahmane de la réduire au strict nécessaire; celui-ci, qui connoissoit le genre d'esprit du prince, et son aversion pour la lecture, réduisit toute la bibliothèque à quatre maximes.

Sans être aussi sévères, ni surtout aussi laconiques que le Brahmane, nous avons cherché à renfermer dans quelques petits volumes la substance d'une foule d'in-folio dont la lecture est parfois instructive et le plus souvent fatigante. Ce n'est pas que nous pensions, avec le savant Huet, qu'on puisse renfermer toutes les sciences dans dix volu-

[illegible]; mais le public, à qui les longs ouvrages font peur, nous saura gré de lui présenter de la nation turke un tableau qui, pour être sommaire, n'en sera pas moins intéressant, si nous avons su éviter l'écueil le plus redoutable pour les compilateurs et les faiseurs d'abrégés, c'est-à-dire, la sécheresse et l'aridité d'une longue nomenclature d'objets souvent disparates. Nous nous proposons de ramener aux plus simples élémens ce qu'il y a de vraiment curieux dans l'histoire, les mœurs, les usages et les costumes des Turks, et ce qu'il est peut-être indispensable de savoir d'un pays sur lequel on a débité tant de fa-

bles. Pour éviter au moins l'incohérence de tant de résultats ainsi accumulés, nous avons imaginé de grandes divisions; et nous n'y avons fait entrer tous ces objets divers qu'en les liant par des analogies ou des rapports plus ou moins directs; ne dépouillant les faits historiques que de ces détails minutieux qui en ralentissent la marche, nous leur avons conservé tous les traits qui constituent en quelque sorte leur physionomie: en un mot, nous avons essayé de réduire en une petite dimension, de grands tableaux sans les dénaturer, mais en retranchant, de leurs accessoires, tout ce qui n'étoit pas nécessaire pour en faire

ressortir les principaux personnages. Pour éviter encore plus la monotonie et la sécheresse, nous avons semé çà et là des anecdotes qui peignent les peuples et les individus beaucoup mieux que ne le feroient de longues dissertations.

Les gravures qui accompagnent cet ouvrage ont permis de raccourcir les descriptions, dont elles deviennent alors le supplément; ce qui n'est point écrit est dessiné, et le texte indique ce que le dessin ne pouvoit rendre.

Les enfans aiment les *images*: combien d'hommes sont enfans en cela! Doublement intéressés à [illegible]re un goût que nous favorisons, [illegible]ra-

t-il permis de rappeler que ce qui frappe les yeux arrive plus promptement à l'esprit, et que la mémoire de la vue est plus fidèle que celle de l'ouie. Si nous entendons une personne sans la voir, nous n'en conservons qu'avec peine le souvenir : l'avons-nous vue ? l'idée que nous nous en formons étant plus exacte, est aussi plus durable. Ce qu'on lit soi-même se retient mieux que ce qu'on entend lire, surtout si le texte est accompagné de gravures; aussi ne les avons-nous pas épargnées dans ce petit ouvrage, et le lecteur le plus sévère partagera notre opinion sur leur utilité, si, rencontrant, après les avoir parcourues, un Turk,

un Grec ou un Arménien, il peut se dire : « Ces gens-là sont de ma » connoissance. »

Nous pouvions même, à cet égard, nous borner à copier l'ouvrage anglais intitulé : *Costume of Turkey*, London, 1802, in-4°. Il consiste en planches représentant les principaux costumes du Levant avec quelques lignes d'explication : mais le défaut d'ordre dans la série des planches, où le porte-faix se trouve à côté de la sulthane, l'insuffisance, les fautes même du texte, nous ont fait sentir la nécessité d'une marche plus méthodique. Ne voulant pas, d'ailleurs, faire un texte pour les gravures, mais bien

un discours où elles pussent trouver naturellement leur place, il nous a fallu en rejeter plusieurs et les remplacer par d'autres plus importantes. Nous avons heureusement trouvé, dans les dépôts publics et particuliers, des dessins originaux et inédits, qui nous ont été d'un grand secours. Nous citerons ici ceux de M. Rosset, et un recueil de peintures exécutées par un artiste turk, et provenant de la vente La Valhière : nous y avons joint des dessins que nous même avions faits, d'après nature, en parcourant les pays que nous décrivons.

Nos idées s'étant agrandies avec notre plan, qui ne tendoit pas à

moins qu'à offrir un tableau raccourci, mais fidèle, de l'empire ottoman, le secours d'un Orientaliste nous a paru nécessaire, pour éviter les erreurs où nous auroit jetés la simple analyse des récits, souvent contradictoires, des voyageurs européens, erreurs que la connoissance des auteurs orientaux pouvoit seule prévenir.

Nous sommes sûrs d'inspirer, sous ce rapport, une grande confiance en nommant M. Langlès. C'est à sa noble condescendance, à ses lumières, à ses conseils, à ses manuscrits, que le public sera redevable d'une foule de détails de mœurs, de faits historiques, de notes de toute espèce

qui enrichissent notre travail, l'éclaircissent, et en font tout le prix.

Ne pouvant nous flatter de faire un ouvrage neuf avec des élémens déjà connus pour la plupart, nous avons mis tous nos soins à ranger ces matériaux assez méthodiquement pour offrir une suite raisonnée des notions les plus importantes et les plus authentiques que nous ayons pu nous procurer sur la Turkie.

Un abrégé de l'histoire othomane étoit dans notre plan une partie fort essentielle. Celui que nous donnons est extrait des meilleurs ouvrages européens sur cette matière, conférés avec les livres historiques des

Orientaux. Cet abrégé, précédé d'un précis historique sur Mahomet et sur les kalyfes, forme la matière des deux premiers volumes.

Dans le troisième, nous donnons une idée de la cour othomane (*dévlét-yurek*), c'est-à-dire de tout ce que renferme l'enceinte du sérail. Nous passons en revue les officiers attachés au service du sulthan, ses pages, ses eunuques, etc. Nous parlons du harem et du sort des femmes qui y sont renfermées.

Le quatrième volume est consacré au gouvernement proprement dit (*dévléti-redjal*), à la désignation des grandes charges de l'Empire, tant civiles que militaires, à l'adminis-

tration de la justice dans le dyvan; des finances, de la guerre, etc.

L'organisation judiciaire, les ministres de la religion, ses pratiques extérieures, l'islamisme enfin, composent le cinquième volume.

Nous avons rejeté dans le sixième et dernier volume les costumes, les arts et métiers, et différentes particularités qui n'ont pu entrer dans le cadre d'aucun des cinq autres.

On voit, par ce court exposé, que si notre plan surpasse en étendue celui de la plupart des ouvrages qui, jusqu'à ce jour, ont traité de la Turkie, notre matière est cependant resserrée dans un bien plus petit espace.

L'historique et les autres divisions de cet ouvrage sont donc l'extrait ou plutôt l'analyse des nombreuses relations des voyageurs ; mais telle partie sur laquelle ils ne nous donnoient presque aucun détail n'en a pas moins été traitée avec une étendue proportionnée à son importance. Pour cela, nous avons consulté les personnes qui avoient habité Constantinople, ou nous avons mis à contribution des traductions manuscrites et imprimées d'ouvrages orientaux que M. Langlès a bien voulu nous communiquer. La partie des arts et métiers, par exemple, est presque entièrement traduite d'un écrit turk. Un ouvrage

inédit de M. Petis de la Croix, et les relations de quelques voyageurs modernes et dignes de foi, nous ont fourni les notions relatives au sérail et au harem du sulthan. Nous avons puisé des détails neufs et intéressans sur l'organisation des troupes de terre et de mer dans les Canons de Soléïman, et dans le tableau des nouveaux règlemens de l'Empire othoman, composé par Mahmoud, réïs-éfendy, imprimé à Constantinople en 1798, in-folio. Nous ne citons ici que des ouvrages inédits ou extrêmement rares. La liste des autres seroit trop nombreuse.

Nous devons bien aussi quelque reconnoissance à l'habile artiste dont

le burin nous a si parfaitement secondés. M. Lambert, chargé de l'exécution des gravures, obligé, comme nous, de réduire ses originaux à une très petite dimension, a su néanmoins y conserver le caractère du dessin, l'expression, et jusqu'à la ressemblance des traits du visage.

Pour nous, contens d'attirer l'attention de nos compatriotes sur une nation qui, malgré ses relations continuelles avec le reste de l'Europe, est encore si peu connue et si diversement appréciée, nous laissons au lecteur à juger si nous avons rempli la tâche que nous nous étions imposée, et jusques à quel point

notre ouvrage peut lui tenir lieu des nombreux volumes dont il est extrait. La gloire ne s'attache pas à de telles entreprises ; presque toujours on les doit au desir d'être utile : c'est aussi toute notre ambition. Nous avons vu la Turkie; le plaisir d'en parler et de consigner nos propres observations s'est peut-être à notre insu mêlé à un plus noble motif. Heureusement, ce petit retour sur nous-mêmes n'a pu nuire à l'objet que nous nous proposions. C'est assez pour lui faire trouver grâce : trop heureux s'il nous assure la confiance que toujours nous serons jaloux d'inspirer !

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

MAHOMET,

ET SUR

LES KHALYFES.

Le berceau des Turks, comme celui de presque toutes les nations, est entouré de ténèbres : les uns le placent chez les Tatars du Caucase ; d'autres chez les anciens Parthes, vainqueurs des Perses ; d'autres enfin font descendre les Turks des Scythes ou Tatars-Nomades qui possédoient le pays situé entre la Sarmatie et le Tanaïs, et qui, après avoir

parcouru toute l'Asie, subjuguèrent le Turkestan, d'où leur vint le nom de Turks (1).

Quoi qu'il en soit, depuis les Romains, aucun peuple n'a étendu aussi loin sa puissance et ses armes. Rome possédoit, à la vérité, des provinces dont les Turks n'ont pu s'emparer; mais ces derniers commandent à des contrées que les Romains n'ont pas même connues.

Du temps de Mahomet, les Turks étoient confondus avec la foule des barbares, qui refluoient les uns sur les autres dans les vastes déserts de cette portion de

---

(1) Cette nation regarde aujourd'hui le nom de *Turke* comme une injure, sans doute parce qu'il lui rappelle son origine agreste et sauvage. Les Turks se désignent maintenant sous la dénomination d'*Osmanlys*, parents d'Osman ou Othman, qu'ils regardent comme le fondateur de l'empire othoman.

L-s.

la Tatarie nommée Turkestan; ils s'y entre-détruisoient sans laisser de traces dans l'histoire. Ils ne se réunirent en corps de nation qu'après avoir adopté les lois et la religion de ce hardi novateur; et c'est alors qu'ils prirent ce caractère distinct, cet ascendant redoutable qui devoit influer si puissamment sur les destinées de l'Europe.

Avant de tracer l'abrégé des Annales de l'Empire othoman, nous devons dire un mot du prophète des musulmans. Mohhammed-Aboul-Cacem, que, d'après nos écrivains occidentaux, nous nommons communément Mahomet. Né à la Mekke, le lundi 10 novembre 570, d'une famille qui avoit autrefois joui du premier rang, il resta orphelin de bonne heure. Des grâces extérieures, un grand courage, une ambition démesurée, favorisèrent par la suite l'exécution de projets que sans doute il ne conçut qu'après ses voyages dans les diverses parties de l'Asie. Ayant appris plusieurs langues,

étudié les mœurs des nations, conversé avec les juifs et les chrétiens, il est à croire que Mahomet sut apprécier de bonne heure les différens cultes religieux, que leur diversité lui parut choquante, et qu'enfin frappé de l'idée d'un Dieu unique, il débita, d'abord de bonne foi, une doctrine qu'il regardoit comme la meilleure. La nécessité le força par la suite d'appuyer ses dogmes sur des impostures quelquefois bizarres, mais faites pour plaire à des peuples amis du merveilleux.

Mahomet, à l'âge de quatorze ans, avoit déjà fait un voyage en Syrie avec son oncle Abou-Thaleb, et porté les armes contre deux tribus ennemies de celle des Coraïchytes qui étoit la sienne. Né sans fortune, il fut ensuite placé par son oncle chez une veuve nommée Khadydjah, qui faisoit en Syrie un commerce considérable. Elle lui donna le soin et la conduite de ses chameaux, c'est-à-dire qu'elle en fit son facteur, son homme

de confiance. L'extérieur agréable de Mahomet, ses soins, son exactitude, son zèle plurent à cette femme, et la déterminèrent à en faire son époux.

Jusqu'à l'âge de 40 ans, Mahomet ne parut occupé que de son commerce, du bonheur et de la fortune de sa bienfaitrice; mais son ambition se fortifia dans l'obscurité. Dans ce long intervalle, il vécut retiré, affectant cet extérieur imposant qui partout séduit la multitude: il passoit chaque année un mois dans une grotte du mont Hara, et faisoit de fréquentes disparitions prescrites souvent par la prudence, mais qu'il attribuoit toujours à ses relations intimes avec l'Eternel et ses ministres. Une conduite aussi exemplaire lui ayant fait prendre quelque ascendant sur les principales tribus, il hasarda de répandre les idées les plus propres à remplir ses vues, qui s'étendirent, sans doute, à mesure qu'elles furent secondées par des succès que la situation de l'Asie devoit rendre faciles.

En effet, les Arabes, la plupart vivant, sous la tente, de la culture de quelques portions de terrain, du produit de leurs palmiers et de leurs troupeaux, n'avoient point de religion fixe; ils mêloient l'idée d'un être suprême à toutes les erreurs qu'enfantent l'ignorance et la crédulité. Chaque tribu avoit sa langue et sa divinité particulières. Ils avoient reçu des Egyptiens quelques idées du paganisme. La violence des sectes dominantes parmi les chrétiens faisoit refluer dans leur pays un grand nombre de novateurs. Une multitude de juifs s'y étoit déjà établie, depuis long-temps, après la destruction de Jérusalem. Des Perses, lassés de leurs guerres intestines, se rendoient en foule dans l'Arabie. Ces divers peuples y propageoient leurs religions, et y multiplioient les superstitions.

Une tradition antique et très répandue avoit consacré le temple de la Mekke comme le sanctuaire de la religion des

Arabes. Le pélerinage, pour visiter le temple de cette ville, étoit d'un usage immémorial. La garde de ce temple étoit confiée à la tribu des Coraïchytes. Mahomet sortoit de cette tribu qui, depuis le temps de Cossay, avoit inutilement essayé d'anéantir l'idolâtrie des habitans de la Mekke. Les tentatives qu'on avoit faites à ce sujet, quoique infructueuses, entretenoient toujours les peuples de l'Arabie dans l'attente d'un envoyé réformateur. Des vers prophétiques, attribués à Ghaleb, ancêtre de Mahomet, annonçoient que cet envoyé seroit un Coraïchyte. Ces vers, que les vieillards apprenoient aux enfans, étoient à peu près la seule éducation de ce peuple pasteur. Mahomet crut que le moment étoit venu de s'en faire l'application.

Dès-lors la prétendue mission du prophète se manifesta par degrés. Ses parens et ses esclaves furent ses premiers disciples. Khadydjah n'eut pas de peine à

regarder comme prophète celui qui déjà lui sembloit un Dieu. Il lui persuada qu'une nuit, sur le mont Hérâ, il avoit entendu une voix céleste qui articuloit ces mots : « *O Mahomet ! tu es l'apôtre de Dieu, et je suis Gabriel* (1) ».

Mahomet n'avoit encore que seize disciples parmi lesquels on compte Khadydjah et quatre autres femmes, Aly son cousin, Zaïd son esclave, et Abou-bekr, citoyen de la Mekke, renommé par ses richesses et sa probité, quand il fut obligé de les faire sortir de cette ville où ils étoient persécutés, et de les en-

(1) Cet ange lui laissa les premiers versets du Coran qu'il avoit apporté du ciel en entier ; mais il ne le délivra au prophète que par portions et suivant l'exigence des circonstances où il se trouvoit. Cette nuit fameuse dans les annales de l'islamisme, se nomme *léïlet él cadr*, la nuit de la Toute-Puissance. L-s.

voyer prêcher sa religion en Ethiopie. Pour lui, il osa rester à la Mekke où il affronta ses ennemis, et fit de nouveaux prosélytes.

Ce qui affermit le plus sa religion naissante, fut la conversion d'Omar qui l'avoit long-temps persécuté. Omar, qui depuis devint un si grand conquérant, s'écria dans une assemblée nombreuse : « *J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il* » *n'a ni compagnon ni associé, et que* » *Mahomet est son serviteur et son prophète.* » Tous les assistans applaudirent à cette déclaration, et les bruyans témoignages de leur joie retentirent jusque dans le temple des idolâtres. Le prophète seul garda un calme imperturbable, et répondit froidement : *Il y a long-temps que j'ai vu pendant ma prière ce qui arrive aujourd'hui.*

Néanmoins, le nombre de ses ennemis l'emportoit encore sur ses partisans, lorsque ses disciples se répandirent dans Médyne, et y formèrent une faction

considérable. Mahomet, persécuté dans la Mekke et condamné à mort, s'enfuit à Médyne. C'est de cet évènement, qui eut lieu le vendredi 16 juillet 622 de J. C., que date l'ère musulmane nommée hégire (*hedjèrah*, fuite), ainsi que les triomphes et l'élévation du prophète. Depuis ce moment, la fortune ne cessa de le favoriser. Il tourna à son profit les calamités, les évènemens extraordinaires, et les convertit en miracles. Plusieurs partis ayant poursuivi Mahomet hors les murs de la Mekke, il se cacha dans une caverne située sur le chemin de Médyne. La tradition rapporte que deux pigeons vinrent aussitôt faire leur nid et pondre deux œufs à l'entrée de cette caverne, qui se trouva aussi fermée par une toile d'araignée, de manière que les partis envoyés à la poursuite du prophète, ne furent pas même tentés de faire des recherches dans un endroit qui leur parut n'avoir pas été visité depuis très

long-temps. Un chapitre du Coran, intitulé « L'Araignée », descendit du ciel pour constater l'authenticité de cette merveilleuse circonstance, à laquelle il faut attribuer la vénération des Musulmans pour la colombe : ils ne tuent jamais les araignées. C'étoient là les prodiges que l'imposteur opposoit à ceux qui lui demandoient des preuves surnaturelles de sa mission ; mais il sut bientôt en fournir de plus convaincantes. Son parti grossit à Médyne. Il réduisit à main armée cette ville dans laquelle il n'avoit paru d'abord demander qu'une retraite ; et il exigea de ses prosélytes le serment solennel d'étendre l'islamisme par le feu et par le fer.

Mahomet, établi dans Médyne, y bâtit une mosquée ; lui-même y expliquoit sa loi, et y prononçoit les prières publiques. Après avoir combattu les Arabes du désert, ou massacré les karavanes qu'il attendoit près des murs de la ville, il retournoit dans la mosquée bénir le peuple de ses mains sanglantes.

Deux dogmes rendoient les soldats de Mahomet redoutables : celui de la prédestination qui établit que nul homme ne peut fuir sa destinée, ni retarder, par aucun moyen, l'heure de sa mort ; et que si l'instant fatal n'est point arrivé, on seroit en vain accablé d'une grêle de traits : par l'autre dogme, le prophète promet solennellement à tous ceux qui mourront les armes à la main contre les infidèles, l'entière rémission de tous les crimes qu'ils auroient pu commettre, la palme du martyre et l'admission dans un paradis de délices. Deux considérations engageoient aussi ses ennemis à se soumettre, la certitude du pardon en recourant à sa clémence, et la possibilité, moyennant un léger tribut, de conserver leur religion.

Ainsi, législateur, prophète et conquérant, Mahomet employoit, pour établir sa doctrine et son empire, la parole et les armes, la séduction et la

terreur. Il enchaînoit les volontés par la loi qui prescrit une soumission aveugle ; les esprits, par le précepte d'une ignorance absolue ; l'imagination, par le dogme d'une prédestination irrésistible ; les sens, par l'expectative d'une éternité de plaisirs sensuels : avec de tels leviers, il imprimoit aux peuples les mouvemens qu'il vouloit.

Ses partisans, dispersés dans l'Arabie et dans les autres provinces de l'Asie, jetoient les semences de sa doctrine dans l'esprit des peuples ; et les souverains eux-mêmes, vaincus par la force ou par la persuasion, ne tardoient pas à l'adopter.

Mahomet, avant de sortir de la Mekke, avoit perdu Kahdydjah. Il maria la fille qu'il en avoit à son cousin Aly. Elle se nommoit Fathméh. C'est d'elle qu'est sortie cette nombreuse postérité d'hommes appelés Emyrs (mot arabe qui signifie prince), et qui seuls dans les pays mahométans ont le droit de porter le

turban vert comme descendans du prophète.

Il épousa bientôt après Aïchah, âgée de huit ans, fille d'Abou-bekr, l'un de ses disciples, et qui devint par la suite son successeur. Il n'attendit que neuf mois pour consommer son mariage, et la jeune épouse eut bientôt plusieurs compagnes parmi lesquelles nous ne citerons que Zéïnab, remarquable par son éclatante blancheur. Elle étoit déjà mariée à Zéïd, fils adoptif du prophète. Cette circonstance rendoit la recherche de Mahomet incestueuse dans les mœurs des Arabes, qui croyoient les lois de l'adoption aussi sacrées que celles de la nature, et qui avoient l'inceste en horreur; mais le prophète fit descendre du ciel un chapitre du Coran, qui consacra ce crime; et Zéïd qui aimoit et respectoit Mahomet par-dessus tout, répudia sa femme avec joie.

Le prophète législateur employa l'au-

torité du Coran pour épouser publiquement jusqu'à quinze femmes à la fois, quoiqu'il n'en permît que quatre à ses sectaires. L'auteur de la loi savoit la plier à ses foiblesses ; celle que Mahomet eut toute sa vie pour les femmes, ne peut être comparée qu'à son ambition. Non content d'un si grand nombre d'épouses, il ne résista pas à la vue de plusieurs belles esclaves que ses prosélytes lui amenoient de toutes parts, ou qu'il prenoit à la guerre. Ayant été surpris avec une jeune captive par deux de ses femmes, pour étouffer leurs reproches, il supposa que le Coran permettoit à tous les musulmans d'user de leurs esclaves, et d'avoir autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir.

Cet époux si volage ne fut pas à l'abri d'une espèce de vengeance que sa conduite sembloit autoriser. Celle de toutes ses femmes qu'il affectionnoit le plus, Aïera-Aïchah, s'étant égarée dans le

désert pour chercher son collier de perles de Dhafar, et étant revenue au camp avec un officier qui l'avoit rencontrée, fut accusée d'adultère. Le superbe Mahomet, sensible surtout à l'affront, ne songea qu'à le couvrir. Il fit encore parler Dieu. Le 24^e^ chapitre du Coran attesta l'innocence d'Aïchah, et le prophète lui rendit toute sa tendresse; mais, pour prévenir dans la suite de pareilles accusations, un autre chapitre défendit à tous les musulmans, surtout aux amis du prophète, de parler jamais à ses femmes, et de s'arrêter dans sa maison après le repas ou en son absence.

C'est principalement à la conduite de Mahomet et à son mépris pour un sexe auquel ses sens le soumettoient malgré lui, que les musulmanes doivent imputer toutes les rigueurs que le Coran prescrit contre elles.

Depuis l'hégire, c'est-à-dire depuis sa fuite à Médyne, Mahomet étendoit plutôt

sa loi par la force des armes que par tout autre moyen. Importuné des objections dont on l'accabloit, il dit à ses disciples qu'il étoit venu pour combattre et non pour disputer.

Il se rendit formidable à ses compatriotes de la Mekke, qu'il força de conclure une trève de dix ans, pendant laquelle il seroit libre au prophète de venir sans armes en pélerinage dans leur temple. Il y sacrifia soixante-trois chameaux, suivant le nombre de ses années, lesquels joints à trente-sept qui furent immolés par Aly, firent le nombre de cent. Il y pratiqua des cérémonies extérieures qui devinrent autant de préceptes pour ses disciples. Il ordonna que chacun des musulmans visiteroit le temple de la Mekke au moins une fois en sa vie. Ce temple étoit nommé le *Caabah* (en arabe, *carré*), et l'on y révéroit surtout une pierre noire que les anges avoient, dit-on, apportée blanche pour entrer

dans cet édifice, et que les péchés des hommes avoient noircie.

Dans le cours de ses conquêtes, le prétendu prophète pensa perdre la vie par un accident qui auroit dû le dévoiler à tous ses sectaires. Dans une ville nouvellement conquise, une jeune fille, dont Mahomet avoit fait mourir le frère, entreprit de se venger : elle servit au prophète une épaule de mouton imprégnée d'un poison subtil. Averti, non par la science divine, mais par le mauvais goût du mets, Mahomet rejeta ce qu'il en avoit pris ; mais il ne put prévenir toutes les impressions du poison qui s'étoit glissé dans ses veines, et qui lui causa des convulsions violentes. La coupable avoua la vérité, disant qu'elle avoit voulu connoître si Mahomet étoit prophète, ou s'il n'étoit qu'un imposteur. On la livra aux parens d'un jeune homme qui, ayant mangé de ce mets plus que Mahomet, étoit mort aussitôt. Ils ven-

gèrent dans le sang de l'homicide la perte de leur fils ; mais le prophète ne revint jamais bien de cette dangereuse épreuve.

Les Mekkois voulurent, pendant la trève, secourir une ville dont les soldats de Mahomet formoient le siége. Celui-ci se hâta d'armer contre eux, regardant la trève comme rompue. Il devint en 638, l'an VIII de l'hégire, le souverain despotique de sa ville natale. Maître de ce temple fameux, si généralement vénéré, il en brisa les nombreuses idoles, et y exerça les rites prescrits par le Coran. Deux hommes, Moçaïmalah et Alsasvaad, troublèrent les derniers jours de Mahomet, en voulant, comme lui, se faire législateurs et prophètes. Un de ses lieutenans le délivra du dernier ; la chute de l'autre étoit réservée à son successeur.

Enfin, cet heureux imposteur mourut à Médyne, âgé de plus de soixante-trois années lunaires, l'an XI de l'hégire, le 8 juin, 632 de l'ère chrétienne, et

il soutint jusque dans une longue agonie le rôle qu'il s'étoit choisi (1).

Mahomet n'étoit plus, et ses disciples les plus ardens ne vouloient pas convenir qu'il eût payé le tribut à la nature. Omar, dont il avoit épousé la fille, jura d'exterminer tous ceux qui oseroient avancer que le prophète étoit mort. La multitude étoit prête à l'en croire, lorsque Abou-bekr, autre beau-père du prophète, s'écria: « *Adorez-vous donc Mahomet ou le Dieu de Mahomet, seul infini, seul immortel?* » Il prouva par le Coran que Mahomet lui-même avoit répété plusieurs fois qu'il devoit mourir. Ce discours convainquit Omar et tous ceux que la vue du cadavre n'avoit point tirés d'erreur. Mahomet fut enterré, sui-

(1) Il dit que l'ange de la mort étoit venu lui demander la permission d'emporter son ame, faveur, ajoutoit-il, qu'il n'avoit faite qu'à lui, et qu'il ne feroit à nulle autre créature. L-s.

vant sa volonté, dans la maison même d'Aïchah, sous le lit dans lequel il avoit rendu les derniers soupirs (1).

Aïchah et ses amis persuadèrent au peuple que le prophète avoit désigné Abou-bekr pour lui succéder. Il lui succéda en effet, quoique Aly son plus proche parent, son unique gendre et son plus ancien disciple, eût des droits mieux fondés. Abou-bekr réunit les versets du Coran, et en forma un livre tel qu'il est encore à présent, sans analogie de matières, sans ordre chronologique (2).

Pour accréditer de plus en plus l'isla-

(1) Cette maison fut convertie en un turbèh, monument sépulcral, et ensuite renfermée dans un temple magnifique, qui est l'objet de la vénération des Turks, et le but d'un pélerinage. L-s.

(2) Les chapitres du Coran sont rangés à la suite les uns des autres, d'après le nombre des versets qu'ils renferment, en commençant par les plus longs. L-s.

misme, il recueillit dans un autre livre les paroles et les faits remarquables de Mahomet. Ce recueil, appelé la *Sunnah*, est, après le Coran, le livre que les Musulmans respectent le plus.

Fort de ses nombreuses troupes, Aboubekr détruisit le parti de Moçaïmalah, dernier rival de son maître. Il acheva de soumettre l'Arabie, conquit l'Irac et la Syrie jusque par-delà Damas, et défit plusieurs armées de l'empereur Héraclius. Après un règne de quatre ans et demi, il mourut laissant l'empire des khalyfes à Omar, qu'il choisit pour successeur. Celui-ci joignit au titre de khalyfe, ou vicaire du prophète, celui d'*émyr almoumenyn* (commandeur des croyans), que les princes mahométans ont conservé.

Omar conquit, par ses généraux, la Palestine, le reste de la Syrie, toute l'Egypte, Tripoli d'Afrique et son territoire, une grande partie du pays de Barcah, du Khoraçan, de l'Arménie

et de la Perse. On lui reproche d'avoir fait brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie fondée par les Ptolomées (1).

Après un règne de dix ans, Omar fut assassiné par un esclave, et ne désigna point son successeur : mais il laissa le droit d'en élire un aux six compagnons du prophète qui existoient encore. Aly étoit de ce nombre ; mais les ennemis qu'Aïchah lui avoit suscités l'empêchèrent encore une fois de succéder à l'autorité de Mahomet. Othman fut choisi. Ses généraux achevèrent la conquête du Khoraçan et de la Perse : l'île de Rhodes tomba en leur pouvoir ; ils y ruinèrent

(1) Cette bibliothèque avoit déjà été brûlée du tems de César, et celles qui lui avoient succédé n'existoient plus : les musulmans ne durent trouver que des tablettes nues ou chargées des nombreuses productions théologiques enfantées par les docteurs des différentes sectes chrétiennes. L-s.

le fameux colosse du soleil. Ils entrèrent ensuite dans la Nubie, soutinrent une guerre contre l'empereur des Grecs, et le chassèrent d'Alexandrie qu'il avoit reprise. L'intrigante et rusée Aïchah causa, par une supposition de lettres, la mort d'Othman.

Tous les yeux se tournèrent alors vers Aly. Son grand courage, une connoissance parfaite du Coran, une belle vieillesse, le rendoient vénérable : l'âge avoit modéré son ambition; il sembla monter, malgré lui, sur le trône des khalyfes. Aïchah, qui avoit voulu y placer un jeune homme, s'étant fait apporter par ce dernier la tunique ensanglantée d'Othman, la fit exposer dans le temple de la Mekke, accusant Aly d'être l'assassin du dernier khalyfe. On crut Aïchah : son surnom de mère des croyans, d'épouse chérie du prophète, ses artifices surtout, réunirent sous ses ordres une armée qu'elle-même commanda.

Aly lui livra bataille près de Bassorah, l'une des plus fortes places de l'Irac. Depuis long-temps on n'avoit point vu de combat plus meurtrier. Aïchah, montée sur un chameau, animoit les soldats par sa présence; bientôt le pavillon de sa litière fut couvert de dards, et le chameau qui la portoit tomba sous les coups dont il fut atteint : le jeune protégé d'Aïchah périt auprès d'elle; l'armée fut taillée en pièces; Aïchah elle-même fut amenée au khalyfe qui respecta la veuve de son maître, mais la condamna à l'obscurité qui convenoit à toutes les musulmanes.

Le règne d'Aly fut orageux, et il périt assassiné dans la mosquée à l'âge de soixante-treize ans, la quarantième année de l'hégire. Les Persans et plusieurs autres peuples musulmans, qui suivent encore aujourd'hui la secte d'Aly, pensent qu'il est le premier successeur légitime de Mahomet. Ils traitent d'usurpa-

teurs les trois premiers khalyfes. Ils n'admettent point la *Sunnah* que nous avons dit être le dépôt des anciennes traditions de Mahomet, d'où les Turks et les Musulmans, contraires à la secte d'Aly, ont pris le nom de sunnytes. Ils nomment chyites les sectateurs d'Aly, qui le vénèrent presque autant que Mahomet. Haçan et Hocéïn, qui devoient lui succéder, périrent par le fer de leurs compétiteurs, partisans d'Omar. Tous les parens d'Aly périrent par le poison ou de mort violente. Vingt khalyfes héritèrent successivement de l'autorité du prophète, depuis Aly jusqu'à Othman, premier empereur turk. Dans ce nombre, on distingue Moavyeh II, qui, six semaines après avoir été élu, annonça au peuple son abdication, en déclarant que le trône appartenoit aux seuls descendans d'Aly, gendre du prophète, et son successeur légitime.

On remarque aussi Walyd I^er^; Sous

son règne, l'Espagne fut entièrement soumise aux Arabes; elle leur avoit été livrée par le comte Julien, qui appela les Musulmans d'Afrique dans la partie de ce royaume qu'il commandoit, pour se venger du roi Roderic son maître. Ce souverain devenu éperdument amoureux de la jeune Cava, fille du comte, avoit osé lui faire violence.

Nous citerons encore Aboul-Abbas, chef de la race des Abbacydes, Almanssour, fondateur de la ville de Baghdad, qui devint, sous ses descendans, le séjour des sciences et des arts; enfin le célèbre Aaron-Rachid (Haroun al-Rachyd), qui sut faire fleurir les lettres, et surtout l'étude de la médecine.

Malgré les divisions intestines et la rapide succession de leurs souverains, les tribus arabes, réunies en corps de nation par Mahomet, parvinrent presqu'en un instant, sous la conduite des khalyfes ses vicaires et ses successeurs, à la conquête

d'un pays immense. Ils soumirent, d'un côté, la Perse, la Syrie, et pénétrèrent jusqu'aux portes de Constantinople, tandis que, de l'autre, traversant l'Egypte, inondant l'Afrique, les îles de la Méditerranée et l'Espagne, ils s'étendirent même jusqu'en France, où ils ne furent arrêtés que par la valeur et les talens de Charles Martel qui les défit complétement aux environs de Poitiers, et les força de se retirer en Espagne où ils fondèrent, sur les débris de l'empire des Visigoths, une domination qui a duré sept cent quatre-vingts ans. Ils furent, comme on sait, soumis ou chassés d'Espagne par Ferdinand et Isabelle, qui s'emparèrent de Grenade leur dernier asile, en 1492. Les Sarrazins (1) d'Asie avoient déjà été détruits par les Tatars en 1248.

(1) Ce mot, pour lequel on a proposé tant d'étymologies aussi recherchées qu'inexactes, est tout simplement la corruption du p'uriel arabe, vulgaire charqyn. Les écrivains grecs,

Mais un nouveau peuple forçoit les portes caspiennes, et devoit arracher le sceptre de la main des Sarrasins. Les Turks, encore barbares et idolâtres, dévastent l'Arménie, parcourent l'Ibérie en vainqueurs, entrent, quelque temps après, dans la Thrace. Les foibles empereurs grecs, désespérant de les chasser par les armes, prodiguent l'or pour les diviser; enfin les Turks, établis d'une manière fixe dans le Turkestan, commencent à répandre leur nom avec la terreur de leurs armes. Appelés, dans le neuvième siècle, au secours des Musulmans, dont ils avoient adopté la religion, ils reconnurent, à la corruption de la cour des khalyfes, que

---

par un vice de prononciation qui leur est particulier, ont écrit Zaqaw, et d'après eux les écriveins latins ont écrit *Saraceni*. Charqyn, en arabe, désigne les Orientaux, par opposition aux habitans d'Afrique que l'on appelle maghrebyn, occidentaux. L-s.

la dynastie des Abbacydes touchoit à son terme. En effet, les Turks soumirent la Perse et Baghdad. Ils eurent un moment le dessous avec les chrétiens de Géorgie et d'Arménie, lorsque les armes françaises brillèrent dans la Terre-Sainte; mais vaincus plutôt par la ruse que par la force, ils s'en vengèrent presque aussitôt en s'emparant de la Médie et de l'Arménie. Ils s'avancèrent jusqu'aux portes de Constantinople, et se rendirent si formidables, que l'empereur Alexis et les chrétiens de la Palestine sollicitèrent la fameuse expédition pour la Terre-Sainte, délibérée dans le concile de Clermont. Cette croisade fut, par le grand nombre des combattans, et par leur zèle et leur concert, la mieux conduite de toutes. Elle acquit une gloire immortelle aux Français, qui s'emparèrent de Jérusalem, et y fondèrent un nouveau royaume. Les évènemens se succédèrent ensuite avec rapidité, et la fortune

favorisa alternativement les deux partis jusqu'à la perte de la cité sainte. D'autres expéditions eurent lieu jusqu'au dixième et dernier effort des chrétiens, qui fut consacré par la mort déplorable de saint Louis. Dès-lors les Turks se constituèrent en Etat politique sous la conduite d'Athman, dont le nom, changé en celui d'Othman, a passé à ses successeurs et même à l'empire turk. Le mahométisme s'étendit sans obstacle; et le croissant, qui déjà dominoit en Asie et en Afrique, ne devoit pas tarder à être planté en Europe sur les débris de la puissance romaine.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE OTHOMANE.

OTHMAN (1).

1300 à 1326.

ON fixe le commencement de la puissance othomane vers l'an 700 de l'hégire (1300-1 de J. C.) L'empire

(1) Le nom de ce prince étoit Éthaman ou Athman; on le confondit dans la suite avec Othman, mot et nom arabes. *Hist. des* HUNS, *tom. IV, p.* 334.

de Mahomet avoit fleuri par l'enthousiasme et la plus sévère discipline; il ne pouvoit s'étendre et se soutenir que par les mêmes maximes. Othman, né en 1259, de Tnogrul, l'un des quatre princes qui s'étoient partagé l'Asie après la destruction du royaume d'Iconium, se dit l'envoyé de Dieu pour faire triompher l'islamisme, affoibli par Gengis-khan (Djenguyz-khân) et ses successeurs; il donna aux idolâtres et aux Grecs le choix d'embrasser la religion de Mahomet, ou de payer un tribut. A la tête de quelques soldats excités par l'espoir du butin ou du martyre, il prit Iconium aux Tatars, profita des dissensions qui s'étoient élevées entre les deux Andronic qui régnoient pour lors à Constantinople, et, leur ôtant les moyens de s'opposer à ses progrès, il

s'empara de presque toute la Bithynie. Cependant, ayant échoué dans le siége de Prusé (Brouçah), capitale de ce pays, pour gêner son commerce et empêcher la garnison d'en sortir, il choisit Yegny-hiçary, ville voisine, pour le lieu de sa résidence. Il tourne ensuite ses armes contre les Tatars, qui étoient rentrés en Asie, est victorieux, et leur offre des terres et la liberté, s'ils veulent embrasser la religion musulmane; ils y consentent, et se rangent sous ses drapeaux. Orkhan, prince aussi vaillant que son père, assiége Pruse de nouveau, et s'en empare; mais Othman meurt en août 1326, âgé de soixante-neuf ans, comme il se disposoit à porter dans cette ville le siége du nouvel empire. Ce prince eut de grandes vues, un courage à toute épreuve,

et une rare prudence ; il sut communiquer à sa nation la force nécessaire pour s'étendre et s'élever, et il polia des barbares, seulement autant qu'il le falloit pour leur apprendre à vaincre.

ORKHAN.

1326 — 1360.

Ce prince succéda à son père à l'âge de trente-cinq ans. Il introduisit à sa cour le faste et la magnificence, et prit le titre de sulthan; il nomma son frère Ala-eddyn grand-vizir, c'est-à-dire, principal ministre, et le premier de l'état, après lui. Ses successeurs ne suivirent pas son exemple, et regardèrent toujours leurs proches comme leurs plus grands ennemis. Orkhan fit battre monnoie à son coin, perfectionna la discipline militaire, rassembla de jeunes chrétiens renégats, dès l'en-

fance arrachés à leurs parens, en fit des soldats, qui devinrent les meilleurs soutiens de sa puissance. Il fixa aussi le premier une solde journalière pour l'infanterie. Ceux de ses sujets qui possédoient des terres ou d'autres richesses furent destinés à la cavalerie ; il en forma le corps des spahys, troupe à cheval qui subsiste encore.

Andronic, empereur des Grecs, avoit passé la mer pour s'opposer aux incursions des Turks ; il fut vaincu et blessé de la main d'Orkhan, qui s'empara de Nicomédie en 1327 et de Nicée en 1333, après un siége de deux ans. Ce dernier tourna ensuite ses armes contre les enfans des émyrs qui avoient partagé l'Anatolie avec son père, jeta d'abord la division parmi ces petits princes, et finit par leur ôter presque toutes leurs

possessions. Maître de l'Anatolie et des bords de l'Hellespont, Orkhan brûloit de franchir cette barrière pour attaquer les Grecs en Europe ; Soléiman son fils, jeune guerrier, plein d'ambition et de courage, ne trouvant point d'autre moyen de traverser le détroit (les Turks ne possédoient pas encore une seule barque), forme, pendant une nuit obscure, trois radeaux de planches attachées sur du liége, se risque avec quatre-vingts braves sur cette frêle embarcation, et arrive, sans le moindre accident, au pied du château d'Hanni en Europe. Il y trouve un paysan qui l'introduit par un souterrain dans l'intérieur du château ; la garnison surprise met bas les armes ; Soléiman rassemble les principaux habitans : séduits par ses promesses, ou

intimidés par ses menaces, ils lui livrent les bâtimens qui se trouvoient sur les côtes; et, avant la fin du jour, quatre mille Turks débarqués en Europe, s'emparent d'une autre forteresse, et viennent mettre le siége devant Gallipoli. La garnison se défendit vaillamment; mais les vivres étant épuisés, et les fortifications en mauvais état, la ville fut contrainte à se rendre. C'est ainsi que cette clef de l'Europe tomba entre les mains des Turks.

Vers ce temps de nouvelles dissensions troubloient l'empire grec : Cantacusène, tuteur du jeune Paléologue, tenta de s'emparer du pouvoir souverain, et réussit à le diviser. Les deux partis demandèrent du secours à Orkhan; le sulthan s'allia avec l'usurpa-

teur, qui lui offrit sa fille en mariage, malgré la différence des religions, le nombre d'épouses, de concubines et d'enfans de ce barbare dont, sans doute, il craignoit la désastreuse protection. Orkhan envoya des troupes qui, sous prétexte de servir leur allié, dévastèrent la Thrace. Paléologue et Cantacusène ayant fait la paix, partagèrent l'autorité, ce qui n'empêcha pas Soléïman de s'emparer de plusieurs villes. Orkhan ayant autorisé cette usurpation, Cantacusène lui envoya une forte somme convenue pour la restitution des places prises; mais le perfide sulthan, après avoir reçu le prix, éluda la restitution.

Soléïman étendoit de plus en plus ses conquêtes vers l'Orient, et enlevoit aux Tatars les villes d'Ancyre

et de Cratée, s'emparoit à son retour du reste de la Thrace; et tandis qu'il ne songeoit qu'à augmenter son héritage et sa gloire, un malheur imprévu trancha le fil de sa vie; Orkhan ne lui survécut que de deux mois, et mourut en 1360, âgé de soixante-dix ans, après en avoir régné trente-cinq. Ce sulthan dut ses plus grands succès à son fils Soléïman à qui il avoit appris à vaincre et à tromper comme lui; sous son règne, l'empire Othoman prit une nouvelle force qui faisoit prévoir sa grandeur future.

AMURAT (*Mourad*) Ier.

1360 — 1389.

AMURAT (1), second fils d'Orkhan, succéda à son père à l'âge de quarante-un ans. Il affecta d'abord les dehors de la piété pour en imposer au peuple, et prit le titre d'envoyé de Dieu. Après avoir conclu un traité avec Paléologue, il fixa son séjour à Andrinople ; mais, ayant appris que l'Asie vouloit secouer le joug, il traverse le Bosphore, marche aux rebelles, et les

(1) C'est ainsi que les écrivains européens ont défiguré le nom de Mourad.

met en fuite. Revenu en Europe, il prend la ville de Phères, qui servoit de rempart à la Macédoine; puis il attaque et soumet le despote de Servie, lui fait grâce et achète la main de sa fille au prix d'une province. Il subjugua quelques despotes misiens et triballiens; il imposa même des taxes personnelles aux nouveaux sujets qui persistoient dans le christianisme. Ceux qui, après avoir porté les armes, se firent musulmans, furent enrôlés parmi les spahys. Le sulthan distribua à quelques autres des terres, à condition d'entretenir à la guerre un cheval et des soldats, proportionnément à la valeur de la terre. Ces concessions militaires, appelées *tymars*, accordées par Amurat et ses successeurs, ne devant passer au

fils aîné qu'à la même condition imposée au père, sont tellement dans la main du prince, que les tymariots peuvent les perdre comme ils perdroient une paye journalière (1). Le sulthan s'occupa ensuite de la formation de son infanterie, qu'il regardoit avec raison comme la principale force

(1) Un règlement établi l'an 1207 de l'hégire (1792-3), par Sélym III, a mis ordre aux différents abus qui s'étoient glissés dans les zyamets et les tymars (fiefs militaires). Il a été statué que les tymars dont les propriétaires viendraient à mourir, seront censés vacans et réversibles à l'état, etc. Voyez le *Tableau des Nouveaux Règlemens de l'Empire Othoman, publié à Constantinople en* 1789, et l'extrait que nous en donnons, volume IV.

des armées. Il établit, en 1361, le corps des janissaires, en prenant le cinquième des prisonniers qui embrasseroient l'islamisme. Cette milice fixée d'abord à dix mille hommes, fut, dans la suite, considérablement augmentée. Elle a été souvent très utile à l'empire Othoman, et quelquefois funeste à ses maîtres.

Coutuz, un des fils d'Amurat, et Andronic, fils de Paléologue, après avoir défait à la tête des janissaires, des spahys et de quelques troupes de l'empire grec, une armée confédérée de peuples voisins, furent enflés de leurs succès, et se révoltèrent contre leurs pères occupés alors en Asie. Les deux monarques repassent le détroit. La présence et l'adresse des souverains légitimes mettent la désertion dans le camp des

princes rebelles, qui se réfugient à Didimotique, et tombent, malgré leur résistance et bien du sang répandu, dans les mains d'un vainqueur inexorable, d'Amurat, qui fait crever les yeux à son propre fils, et exige de Paléologue la même punition pour Andronic et son petit-fils (1). Manuel, frère de ce dernier, est déclaré associé à l'empire; comme lui il conspire contre le sulthan, se retire dans Thessalonique : mais, dépourvu de secours, il livre cette place au général d'Amurat, auquel il va se présenter en suppliant. Celui-ci veut bien lui par-

(1) Cette cruelle opération fut faite de manière qu'Andronic n'eut qu'un œil de crevé, et son fils la vue si faiblement offensée, que par la suite il en recouvra l'entier usage.

donner de lui avoir fourni une occasion de s'emparer de Thessalonique sans coup férir.

Paléologue, effrayé du progrès des musulmans en Europe, laissa le gouvernement de ses états à son fils Manuel, pour aller mendier chez les princes chrétiens d'Occident des secours contre les barbares; c'est en vain qu'il abjura le schisme des Grecs entre les mains du pape Urbain V, qu'il demanda des secours à Charles V, roi de France. Il ne tira de son voyage d'autre fruit que la honte des refus; et tandis qu'il faisoit de vains efforts pour réparer les pertes de son empire, Amurat affermissoit et étendoit le sien. La politique du sulthan le servoit aussi bien que ses armes, et lui procura par des alliances et des

négociations plusieurs états en Asie. Il apprit au milieu de ses succès qu'un de ses généraux laissé par lui à la tête des janissaires et des spahys lui avoit soumis presque toute l'Albanie. Il repassa en Europe pour s'opposer au prince de Servie qui, à la tête d'une armée formidable de Valaques, de Hongrois, de Dalmates, etc., vouloit arrêter les progrès des armes musulmanes. En 791 de l'hégire (1388–9), il lui livre bataille dans les plaines de Cassovie (Koçowah), et demeure vainqueur. Le sulthan, descendu de cheval, parcouroit le champ de bataille, théâtre de sa gloire, et remarquoit avec étonnement que presque tous les cadavres ennemis étoient des jeunes gens sans barbe. « *Prince, il n'y a que de jeunes téméraires*, lui dit un

de ses généraux, *qui osent se mesurer avec les musulmans.* » Comme il parloit, un Triballien blessé qui mordoit la poussière auprès d'eux, se soulève, reconnoît le sulthan aux respects qu'on lui rend, le frappe d'un coup mortel, et est aussitôt lui-même haché en pièces (1). Lazzarus, despote de Servie, auteur de la guerre, ayant été fait prisonnier, fut immolé aux mânes du sulthan.

Amurat vécut soixante-onze ans ; il en avoit régné trente, redouté de ses ennemis et de ses sujets. Sa sévérité étoit extrême dans l'administration des armes et de la justice. Le respect qu'il affectoit pour la religion, le faisoit

(1) Voyez la gravure qui se trouve en tête de ce volume.

respecter à son tour. Il fonda plusieurs établissemens utiles, tels que des écoles publiques et des hôpitaux. Son fils Bajazet lui fit élever un magnifique mausolée à Pruse, où étoit le tombeau de ses ancêtres.

BAJAZET (*Bayazyd*) Ier.

1389 — 1403.

Le fils aîné d'Amurat est proclamé empereur par l'armée. Les premiers jours de son règne annoncent son ambition et son humeur sanguinaire. Il fond en Asie, sur les états d'un prince de Phrygie, dont il avoit épousé la fille, et relègue son beau-père à Ipsala, d'où, pour se soustraire à la cruauté du sulthan, il s'enfuit en Perse. Un ennemi plus digne de Bajazet l'attire en Europe ; Etienne, souverain de la Moldavie, qui avoit déjà fait des conquêtes sur les Polonais et sur les

Hongrois, et qui avoit battu plusieurs fois les généraux d'Amurat, vient à la rencontre du nouveau sulthan; mais après un combat opiniâtre, les Moldaves sont vaincus; Etienne fuit le dernier, et se rend aux portes d'une ville fortifiée où il avoit laissé sa mère et ses enfans. Cette princesse magnanime refuse l'entrée de la place à son fils, et, du haut des remparts, elle lui crie : *Allez réparer votre honte, et périssez plutôt les armes à la main que de vivre avec cette infamie.* Le Moldave, pénétré de ce reproche, retourne vers les siens, rassemble les fuyards, et, malgré l'infériorité du nombre, il marche aux ennemis qu'il trouve épars et occupés à ramasser le butin; il les taille en pièces, et les chasse à leur tour. Ca-

raman-Oghly, l'un des petits souverains d'Asie, ayant appris la défaite de Bajazet en Europe, voulut en profiter; mais le sulthan, avec une promptitude qui lui a fait donner le surnom de *Yldrim* (*l'éclair* ou *la foudre*), repasse en Asie. Caraman-Oghly est vaincu et mis à mort, et Bajazet s'empare de la Caramanie et de plusieurs places de l'Arménie. Ses succès ne lui font pas négliger l'Europe, il prend plusieurs villes sur le Danube, et presque toute la Valaquie. Sigismond, roi de Hongrie, inquiet de pareils progrès, fit sentir aux princes chrétiens la nécessité d'opposer une digue à la rapidité des conquêtes du sulthan. Cent mille chrétiens se rassemblent sous ses ordres. Bajazet, avec soixante mille hommes, marche à leur rencontre, les

dispersé, et Sigismond se sauve presque seul, à la faveur d'un déguisement et des ténèbres.

Depuis long-temps l'empire d'Orient réduit presqu'à la ville de Constantinople, sembloit attendre que le monarque othoman voulût s'en emparer. Jean, fils d'Andronic, invoqua la protection de Bajazet contre Manuel, son oncle, et promit de céder Constantinople, pourvu qu'on lui laissât la souveraineté de ce que les Grecs possédoient encore dans la Morée. Bajazet lui confie dix mille Turks. Ce prince ravage les environs de Constantinople, affame cette immense cité. Manuel, convaincu que l'empire grec étoit prêt à finir, aima mieux voir crouler le trône sous un autre que sous lui; il remit au prince Jean, avec le vain

titre d'empereur, les clefs d'une ville déjà pleine d'ennemis et de maîtres étrangers, et s'embarqua avec quelques richesses pour aller traîner, dans les différentes cours de l'Europe, une vie errante.

L'empire grec étoit anéanti, si la Providence ne lui eût suscité un défenseur imprévu qui arrêta Bajazet dans le cours de ses prospérités. Tymour-lenk, nommé communément Tamerlan, descendant de Gengis-khan, parvint à discipliner les Tatars, conquit avec une rapidité incroyable la Sarmatie asiatique, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, et força la ville de Baghdad à lui ouvrir ses portes. Il se fit protecteur des princes musulmans opprimés par Bajazet, et en particulier de Thaher-ten, émyr d'Arsendjan, que

le sulthan avoit voulu rendre son tributaire, mais qui, au lieu d'obéir, avoit fui en Géorgie pour y implorer la protection de Tamerlan. Le sulthan, informé que le conquérant tatar s'avance dans l'Asie-Mineure, court à sa rencontre, jaloux de se mesurer avec un capitaine aussi célèbre; la bataille eut lieu dans les plaines d'Ancyre le 30 juin 1402. Les Turks, moitié moins nombreux que les Tatars, firent des prodiges de valeur: Bajazet, qui se consumoit en d'inutiles efforts, ayant vu périr Mustapha son fils aîné, ordonne à son vizir de fuir à Pruse avec Soléïman son autre fils, pour conserver le reste du sang othoman. Bientôt après, assailli d'une nuée de Tatars qui, malgré sa courageuse défense, et la mort de

plus de trente d'entr'eux, s'obstinent à le prendre vivant, Bajazet est fait prisonnier, on lui lie les mains avec la corde d'un arc : on le place sur un cheval, et on l'amène au vainqueur qui, retiré du combat à la chute du jour, jouoit alors aux échecs avec un de ses fils. Tamerlan fait attendre le prisonnier à l'entrée de sa tente, finit sa partie, s'avance ensuite vers Bajazet, le fait délier et couvrir d'une riche pelisse, lui adresse quelques reproches sur ses usurpations, et sur le sang othoman qu'il avoit versé. Le noble captif répondit avec fierté; mais Tamerlan n'oublia jamais ce qu'il devoit au courage malheureux et à son égal devenu son esclave. Il le consola et fit serment de respecter ses jours : il fit plus; on chercha la femme et les

jeunes enfans de Bajazet, on les lui amena, et ils furent traités comme devoient l'être les fils d'un monarque. A la suite de cette bataille mémorable, Ancyre ouvrit ses portes, Pruse fut presque réduite en cendres, Nicée fut saccagée ainsi que tout le Bosphore de Thrace. Tamerlan rendit les états aux princes subjugués par Bajazet. On assure même qu'il donna à ce dernier l'investiture du royaume d'Anatolie. Néanmoins, malgré tous les bons traitemens que le sulthan recevoit du prince tatar, le chagrin abrégea ses jours, et il mourut le 9 mars 1403, à la suite de son vainqueur, qui lui fit faire de magnifiques obsèques, et renvoya son corps à Pruse, pour y être déposé dans le tombeau de ses pères.

Bajazet supporta d'autant moins sa

chute, qu'il étoit tombé de plus haut. Malgré sa passion pour la guerre, il ne négligea pas les travaux de la paix. Il fit construire Gu-zelissar vis-à-vis de Constantinople, et orna presque toutes les autres villes de son empire de monuments et de fondations utiles. Il partageoit ses conquêtes avec les soldats qui les lui avoient procurées, et leur abandonnoit le butin : aucun empereur turk ne donna plus de tymars que Bajazet, mais il fut injuste et sanguinaire. Musulmans eux-mêmes, ses prédécesseurs n'avoient osé faire la guerre à des musulmans, qu'en employant des prétextes plus ou moins spécieux. Son ambition l'empêcha de dissimuler : il les attaqua ouvertement. Son vainqueur le surpassa en politique, en générosité, et surtout en justice.

INTERRÈGNE

SOUS

SOLÉÏMAN.

1403 — 1406.

SOLÉÏMAN, contraint à fuir un moment avant que son père fût fait prisonnier, avoit été implorer à Constantinople la clémence de Manuel qui étoit remonté sur le trône. Ce dernier confirma Soléïman, quoique fils de son ennemi, dans la possession de la Thrace, se réservant Thessalonique. Le prince turk se retira à Andrinople pour s'y livrer à une débauche effrénée, oubliant la captivité de son

père et de ses frères. Ce fut là qu'il reçut un ambassadeur de Tamerlan qui lui annonçoit la mort de son père, et l'engageoit à profiter de sa clémence. Soléïman, alors pris de vin, sorte de débauche en horreur aux musulmans, osa faire une réponse altière au prince tatar qui ne le punit qu'en faisant passer le titre de souverain d'Anatolie à son frère Mouça, et en donnant au dernier des enfans de Bajazet la principauté d'Amasie. « Recevez, leur écrivit-il, *l'héritage de votre père ; une ame vraiment royale sait conquérir les royaumes, et sait aussi les rendre.* » Tamerlan, après avoir rétabli tous les princes musulmans que Bajazet avoit détrônés, retourna à Samarcand en Tatarie sans conserver une seule de ses conquêtes.

Soléïman disputa un moment à ses frères leurs souverainetés ; il les en chassa même : mais bientôt son mépris pour la loi de Mahomet, et ses débauches, éloignèrent ses partisans qui l'abandonnèrent, pour se réunir à Mouça. Celui-ci marche à son tour contre son frère qui prend la fuite : il met ses troupes en déroute, apprend qu'il a été tué dans un village où il vouloit, en attendant son monde, boire du vin dont il ne pouvoit se passer long-temps : il fait périr ses meurtriers, rend les honneurs funèbres à Soléïman, et le fait enterrer dans le tombeau de son aïeul Mourad ou Amurat Ier.

INTERRÈGNE

SOUS

MOUÇA.

1406.

VOULANT recouvrer ce que son père avoit cédé à l'empereur de Constantinople, Mouça partage la couronne avec son frère Mahomet, le laisse maître de toutes les possessions d'Asie, à condition que celui-ci ne prétendroit rien sur celles d'Europe. Il s'empare de plusieurs places en Morée, et soumet la Servie, après avoir vaincu Sigismond, roi de Hongrie,

dans une bataille rangée; mais il souille sa victoire par son excessive cruauté. Son grand vizir avoit disposé l'ordre de la bataille, et l'avoit seul gagnée. Le sanguinaire sulthan ne fit qu'ordonner un carnage inutile. Bientôt fatigué des travaux de la guerre, Mouça la fit faire par ses généraux qui s'emparèrent de Thessalonique; et pendant qu'il se livroit à la mollesse dans son palais d'Andrinople, son frère en personne, à la tête d'une armée, rendoit le repos et le bonheur à l'Asie, en la purgeant des Tatars que Tamerlan avoit laissés. Ce contraste fit souhaiter à deux généraux de Mouça de changer de maître. Ils conseillèrent à Mahomet de passer en Europe, et il y arriva bientôt, sous prétexte de venger la mort

de Soléïman ; de concert avec l'empereur des Grecs, il marcha contre son frère qui fut à son tour abandonné de la plus grande partie de ses troupes. Contraint de fuir, Mouça s'enfonce dans un marais où des spahys le poursuivent. Il s'y défend avec courage, jusqu'à ce qu'un soldat, en lui abattant le bras d'un coup de cimeterre, le met hors de défense. Ce prince, n'étant pas secouru à temps, perdit la vie avec le sang qui sortoit de sa blessure. Mahomet marcha en vainqueur sur Andrinople où il reçut l'hommage de l'armée et de tous les pachas.

Les Turks ne comptent pas Mouça ni son frère Soléïman au nombre de leurs empereurs, parce qu'en effet, ni l'un ni l'autre n'a régné sur tout l'empire

perdu par Bajazet, il ne fut réuni que dans la main de Mahomet, le dernier de ses fils.

MAHOMET Ier.

1413 — 1421.

L'AVÈNEMENT de Mahomet au trône causa une joie générale. Ce sulthan rendit à Manuel la ville de Thessalonique, et toute les forteresses qui bordent le Pont-Euxin, il fit un accueil favorable aux envoyés de Valaquie, de Bulgarie et de Moldavie, leur accorda sa protection, et reçut les tributs qu'ils lui offrirent. Mahomet fut reconnu en Asie comme en Europe, après qu'il eut soumis et rendu tributaire Caraman Oghly, fils de celui que Bajazet avoit mis à mort, et s'être emparé des états du

prince de Castamouny, son complice. Il soumit Sinéis, pacha de Smyrne, et reçut les hommages et les tributs de plusieurs princes grecs qui avoient cru un moment à leur indépendance. Le sulthan ne fut pas aussi heureux sur mer. La république de Venise, alors très-puissante, faisoit tout le commerce de l'Europe, et ses possessions s'étendoient depuis Capo d'Istria jusqu'à Constantinople. Elle se trouva offensée de la piraterie des Turks, envoya dans l'Hellespont ses galères, qui détruisirent la flotte othomane, sans oser néanmoins tenter une descente. Sur ces entrefaites, un novateur nommé Percligia commençoit à prêcher à main armée contre les mahométans, qu'il traitoit de blasphémateurs et d'infidèles. Il égorgeoit tous ceux qu'il

ne pouvoit persuader. Ses prosélytes étant devenus très-nombreux, Mahomet se contenta d'envoyer son fils Amurat, à peine âgé de douze ans, avec 60,000 hommes à la rencontre du prétendu envoyé de Dieu, qui fut pris et mis en croix. Cette secte fit verser beaucoup de sang contre le gré de Mahomet, qui estimoit plus la vie des hommes qu'aucun de ses prédécesseurs. Bientôt un autre imposteur qui ressembloit parfaitement à Mustapha, frère aîné de Mahomet, tué à la bataille d'Ancyre, à côté de Bajazet leur père, vint lui disputer le trône. Il fut reconnu par quelques mécontens à la tête desquels étoit ce même Sinéis, qui avoit obtenu sa grace et même le gouvernement de Nicopolis, et qui, pour prix de tels bienfaits, avoit résolu

d'opposer au légitime sulthan ce fantôme, choisi et instruit par lui. Il ramassa quelques troupes, et osa, avec une faible et méprisable armée levée à la hâte, attendre Mahomet sous les murs de Thessalonique; mais les janissaires et les spahys eurent bientôt dissipé ces rebelles. Sinéis et son complice s'échappèrent du carnage et trouvèrent un asile auprès de l'empereur grec, qui ne voulut point les livrer, et fit consentir le sulthan à les laisser vivre relégués dans une île de l'Archipel. Les Valaques qui avoient accordé leur protection au faux Mustapha méritoient d'être punis. Leur pays fut ravagé en 1421, et l'on augmenta le tribut qu'ils payoient. A peine cette expédition étoit-elle terminée, que Mahomet fut attaqué d'un flux de sang qui en peu

de temps le conduisit au tombeau, après huit ans et deux mois de règne, à l'âge de 47 ans. Avant de mourir, il fit appeler ses deux vizirs pour leur recommander d'être fidèles à son fils Amurat, qui étoit pour lors en Asie. Il mit ses deux autres enfans sous la tutelle de l'empereur des Grecs. Mahomet régna avec justice et rendit à l'empire othoman l'éclat qu'il avoit perdu sous Bajazet.

AMURAT (*Mourad*) II.

1421 — 1451.

AMURAT parvint au trône à l'âge de dix-huit ans ; mais son père l'avoit déjà habitué à commander aux hommes en lui confiant le gouvernement d'Amasie, et le soin de châtier quelques rebelles en Asie : aussi, dès les premiers jours de son règne, montra-t-il de la fermeté. Il répondit à Manuel, qui lui envoya demander ses deux jeunes frères dont Mahomet l'avoit nommé tuteur, qu'il ne pouvoit confier à un infidèle l'éducation de princes othomans, et qu'il refusoit

d'obéir à une disposition que son père n'avoit pu ni dû faire. Pour se venger, Manuel suscita le faux Mustapha qui, toujours accompagné de Sinéis, sortit de Lemnos, débarqua à Gallipoli, où il fut reçu en prince légitime. Amurat envoya son vizir contre cet aventurier qui sut s'emparer de l'esprit des troupes, et engagea même leur général à se ranger de son parti, devenu plus nombreux à mesure qu'il avançoit vers Andrinople, où il entra aux acclamations du peuple. Cet enfant de la fortune commençoit à s'endormir au sein de ses faveurs, lorsque les Grecs lui demandèrent quelques places qui devoient être le prix de ce qu'ils avoient fait pour lui; Mustapha les refuse: Manuel, indigné de cette mauvaise foi, se tourne vers Amurat. Cependant,

Mustapha, enhardi par ses succès en Europe, passe le détroit et vient présenter la bataille à Amurat qui, connaissant Sinéis pour un habile général et pour un traître, aime mieux le corrompre que le combattre. On lui propose le gouvernement de Smyrne qu'il accepte, et il passe avec une grande partie de l'armée au camp d'Amurat. Mustapha, abandonné des siens, presque seul, a de la peine à trouver une barque pour franchir le détroit. Le sulthan le poursuit avec quelques troupes qu'il embarque sur des vaisseaux génois attirés dans ces parages par le commerce. Les soldats qui restent à l'imposteur sont aussitôt massacrés ou dispersés. Lui-même est pris et conduit à Andrinople, où le sulthan le fait mettre à mort.

Amurat n'avoit point oublié que c'étoit Manuel qui lui avoit suscité ce rival; il augmente le nombre de ses troupes, ravage la Thessalie, la Macédoine, la Thrace, et menace Constantinople. L'empereur grec, pour écarter le danger de sa capitale, fait naître de nouveaux troubles dans la famille du sulthan, qui croit devoir sacrifier à sa sûreté la vie de ses deux frères, qu'il fait étrangler, ainsi que tous les complices de la révolte. Amurat avoit encore un traître à châtier; ce Sinéis, toujours parjure ou rebelle, est contraint à fuir: enfin, surpris dans les forêts, où il vivoit comme un brigand, il est puni du plus honteux supplice.

Manuel venoit de mourir, léguant à Jean Paléologue, qu'il avoit déjà

associé à la couronne, les débris de l'empire grec et sa haine pour les musulmans. Néanmoins le nouvel empereur demanda la paix à Amurat, lui abandonnant toutes les villes dont il s'étoit déjà emparé, et même Thessalonique qui ne s'étoit pas encore rendue ; mais cette ville réclama la protection des Vénitiens, qui y envoyèrent un gouverneur. Le sulthan publia dans son camp qu'il abandonneroit tous les esclaves et le butin qui se trouvoient dans la ville, ne se réservant que la place et les bâtimens; cette déclaration excita l'ardeur des troupes : Thessalonique fut prise d'assaut au mois d'avril 1329, et tous les habitans réduits en esclavage. Après s'être emparé de quelques villes en Etolie, Amurat fit la paix avec les Vénitiens, et pen-

dant douze ans entiers il guerroya avec ses vassaux, les dépouillant tour-à-tour, et leur nommant des successeurs auxquels il imposoit des tributs très onéreux. Des intrigues de femmes, toujours obscures à la cour othomane, mais qui souvent y sont plus puissantes qu'ailleurs, occasionnoient tous ces troubles. L'un de ces petits princes dépossédés se retira à la cour de Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, et mit sous sa protection la ville de Belgrade; Amurat en entreprit le siége; mais l'effet du canon employé pour la première fois contre les Turks en 1435 leur causa tant de surprise et d'effroi, qu'ils abandonnèrent honteusement cette place. Hunniade, vaivode de Transylvanie, l'un des plus grands généraux de ce temps, harcela et batit l'armée d'A-

murat, qui fut contraint de conclure en 1444 une trève de dix ans avec Ladislas.

Caramanan-Oghly, prince de la Caramanie, qui avoit épousé une sœur d'Amurat, étoit le moins soumis de ses vassaux. Du fond de l'Asie, il suscita contre son beau-frère une confédération de princes européens qui mirent Ladislas à leur tête. Le pape Eugène IV autorisa le roi de Hongrie à rompre les traités, et les confédérés armèrent une flotte qui ne put cependant empêcher le sulthan de pénétrer en Europe. Les Turks allèrent à la rencontre des confédérés vers Varna, sur les bords du Pont-Euxin. L'armée de cette espèce de Croisade n'étoit qu'un ramas d'hommes de toutes les nations, sans expérience et sans discipline, peu redoutables pour les janis-

saires qui s'avancèrent en bon ordre, portant au bout d'une lance le traité que les chrétiens avoient enfreint. La bataille livrée le 10 novembre 1444 fut très-sanglante. Le roi de Hongrie ayant eu l'imprudence de pénétrer au plus fort de la mêlée, fut percé de coups et périt au milieu des janissaires. Sa mort consterna les chrétiens, et leur armée fut dispersée. Amurat ne profita point de sa victoire; dégoûté du gouvernement, il voulut, après la bataille, remettre l'empire à son fils Mahomet, à peine âgé de 15 ans; il le fit proclamer empereur des Turks dans la ville d'Andrinople, et se retira à Magnésie, pour s'y livrer entièrement au repos et aux plaisirs. La paix intérieure ne tarda pas à être compromise par des turbulens qui abusoient de la jeunesse de

Mahomet pour se livrer à toutes sortes de désordres. Les ministres alarmés supplièrent Amurat de remonter sur le trône. Ce prince fut reçu avec transport, fit punir les factieux, et le jeune empereur fut renvoyé à Magnésie pour y attendre que les années lui eussent appris à commander.

Jusque-là, tout avoit réussi au sultan ; mais il eut à combattre dans ses dernières années un ennemi redoutable qu'il avoit nourri dans son sein, le fameux Scanderberg (Iskander-beyg) dont les historiens ont rapporté des prodiges. Il étoit fils de Castrio, prince d'Epire, qui s'étant soumis au vainqueur avec les autres princes grecs, avoit envoyé ses fils en otage à la cour d'Amurat. Georges Castrio, le seul de ces enfans qui survécut, devint

cher au sulthan, qui l'éleva dans la religion musulmane, et le mena avec lui à la guerre où sa force et son courage lui firent donner par les Turks le nom d'Alexandre *Scander*, et le titre de *Beyg*, prince. Le prince d'Epire étant mort, Amurat établit un pacha à sa place, sans songer aux droits de Scanderberg. Ce jeune guerrier, sensible à cette injustice, jure de s'en venger : il s'échappe de la cour, attire dans sa tente le réïs-efendy (secrétaire-d'état), le force de signer et de sceller la destitution du pacha d'Epire et l'ordre de l'investiture de cet état en sa faveur, tue ensuite cet officier et l'enterre dans le lieu même pour effacer la trace de cette action. Il part aussitôt pour Croya, capitale de l'Epire, s'en empare avec

l'ordre que personne ne soupçonne de fausseté, détache les Albanais de l'obéissance au sulthan, lève des troupes et se consolide dans une souveraineté ravie à sa maison par une injustice, et qu'il venoit de recouvrer par une perfidie. Les Vénitiens le favorisèrent, et ce fugitif étoit déjà un ennemi redoutable lorsque le sulthan entreprit de le réprimer. Avec une petite armée, Scanderberg tint tête aux Turks qui étoient venus assiéger Croya; il les contraignit à lever le siége, leur tua beaucoup de monde et les harcela dans leur retraite.

Un évènement glorieux consola le sulthan de sa défaite. L'Empereur grec Constantin Dracozès n'osa pas monter sur le trône sans l'aveu d'Amurat, et lui envoya une ambassade pour lui

demander son agrément. Cette honteuse démarche étoit le présage de la chute prochaine de l'empire. Enfin, Amurat signala ses derniers jours par la fameuse bataille de Cassovie, où il vainquit les Hongrois et le vaillant Hunniade, qui avoit été déclaré régent du royaume à la mort de Ladislas. Amurat de retour à Andrinople, maria son fils Mahomet à la fille de Soléïman-Beyg, despote d'Albistan. A peine les noces étoient achevées qu'une maladie aiguë l'emporta en trois jours, le 9 février 1451, après 30 ans six mois et huit jours de règne, et 49 d'une vie glorieuse.

MAHOMET II.

1451 — 1482.

Le jeune Mahomet hérita de l'affection que les peuples avoient pour son père ; mais il signala la première année de son règne par un acte de barbarie. Il fit mourir son frère, enfant à la mamelle, qu'Amurat avoit eu de la fille du despote de Sinope, et força cette malheureuse princesse à contracter un nouveau mariage. Préparant en silence les coups qu'il vouloit porter, il renouvela l'alliance avec tous les tributaires, et réduisit Caraman-Oghly qui s'étoit révolté. Il sut créer une

formidable artillerie, construisit un château sur le détroit des Dardanelles, en face de celui que son aïeul avoit fait bâtir, et se rendit par là maître absolu de cet important passage, malgré Constantin, empereur des Grecs, qui se plaignoit avec raison de cette infraction aux traités. Ce prince, réduit aux abois, implora le secours du pape Nicolas V; mais le peuple s'opposa à la réunion des deux églises exigée par le pontife.

Cependant Mahomet fait ravager par ses troupes la partie de la Morée qui étoit restée aux Grecs. Les Génois qui voyoient avec peine l'agrandissement de la puissance othomane, envoyèrent à Constantinople cinq gros vaisseaux qui portoient des provisions de toute espèce, des munitions et 500 hommes d'élite. Ils entrèrent dans le

port malgré les efforts de cent voiles turkes. Cette humiliation transporte de colère le farouche Mahomet, mais ne ralentit pas l'ardeur avec laquelle il se prépare au siége de cette capitale ; il fait transporter à grands frais son artillerie sur les hauteurs qui dominent la place, et l'investit avec trois cent mille hommes. La ville, assez bien fortifiée par l'art et la nature, ne contenoit au plus que huit mille combattans, même en comptant les bourgeois qui s'étoient mêlés aux Vénitiens et aux Génois accourus pour seconder le peu de troupes réglées que Constantin soudoyoit encore. C'étoit là tout ce qui restoit de cet empire romain qui pendant tant de siècles avoit gouverné le monde.

Mahomet avoit établi quatorze bat-

teries du côté de la terre, elles faisoient un feu continuel, et les assiégés ayant porté tous leurs moyens de défense de ce côté, résistoient avec quelqu'avantage. Le sulthan rebuté songea à tourner ses attaques d'un autre côté et à prendre la place par le flanc maritime. Ne pouvant pénétrer dans le port, qui étoit fermé avec de fortes chaînes, il s'empara de Galata, faubourg situé en face de Constantinople, et fit pratiquer un chemin de terre par lequel, à force de chevaux, de bœufs, de bras et de machines, il parvint à faire traîner soixante vaisseaux qui furent lancés à l'eau et mâtés pendant la nuit, dans ce même port dont les Grecs avoient négligé la garde, parce qu'ils le croyoient inabordable. Le lendemain, la consternation fut géné-

rale dans Constantinople quand les assiégés, qui n'avoient cru devoir des soins qu'à la double muraille qui couvroit le côté du continent, virent tout près de leurs foibles remparts, des barques et des galères sur lesquelles on préparoit déjà les balistes, les béliers, les tours de bois d'où les Turks faisoient un grand feu de mousqueterie et lançoient une grêle de dards aux assiégés.

Les Grecs combattoient avec le courage du désespoir. L'empereur, toujours à la tête des troupes, étoit secondé par un officier génois nommé Justiniani, très expérimenté dans la défense des places. La promptitude de ses opérations étonnoit les assiégeans dont il incendioit les machines et les tours, tandis qu'il réparoit les

brèches des murailles. Un hardi Vénitien, nommé Cop, offrit de brûler la flotte turke; un Génois qui devoit seconder l'entreprise la trahit et la fit échouer: Cop et ses compagnons, qui peut-être eussent sauvé Constantinople, furent pris par les Turks et égorgés à la vue des assiégés.

Cependant l'empereur grec achète des intelligences dans le camp de Mahomet; les ministres turks promettent, à prix d'argent, de traverser les opérations du siége; mais le sulthan, prévenu que la division étoit parmi les assiégés, fait multiplier les attaques, des brèches sont ouvertes de toutes parts. Les Grecs, qui avoient déjà perdu beaucoup de monde, ne sont pas assez nombreux pour réparer et défendre leurs murailles. Les fossés étoient à

demi comblés, le peuple perdoit courage, et la crainte d'une prochaine famine le mettoit au désespoir. Le généreux Constantin, accablé du malheur des Grecs, descend aux prières et offre de payer un tribut; on le refuse : alors il prend la résolution de défendre avec honneur et jusqu'au dernier instant ce précieux reste de l'empire, ou de finir avec lui. Mahomet qui vouloit effacer jusqu'à la moindre trace de la domination grecque, dispose tout pour un assaut général; il resserre la place de plus en plus, promet le pillage à ses soldats, distribue ses plus mauvaises troupes au premier rang et les sacrifie en les forçant à combattre pour lasser les bras des assiégés. Il réservoit les janissaires pour frapper le dernier coup; et les Grecs,

déjà affoiblis, ne peuvent résister à des ennemis aussi redoutables, qui pénètrent à la fois et de plusieurs côtés dans la ville.

L'infortuné Constantin étoit sur la brèche où il faisoit des prodiges de valeur; mais se voyant entre deux feux, il perd toute espérance et s'écrie: « *Quelque chrétien daignera-t-il par* » *pitié m'arracher la vie?* » Pour ne pas tomber vif entre les mains des vainqueurs, il quitte ses armes dorées et se précipite au milieu des janissaires, qui le tuent sans le connoître.

Tandis que les chefs et les soldats se faisoient égorger sur les murs, le peuple couroit à Sainte-Sophie pour y attendre l'effet miraculeux d'une prétendue prophétie; il adressoit à

Dieu des prières tumultueuses, lorsque le cri de victoire leur annonce la mort ou la captivité. L'avidité rendit les janissaires moins barbares ; ils enchaînèrent cette troupe désarmée et la chassèrent devant eux comme un vil troupeau qu'ils destinoient à l'esclavage. L'assaut avoit été donné à l'entrée de la nuit ; la ville fut pillée au milieu des ténèbres, les flambeaux et les armes portèrent en tous lieux la terreur. Néanmoins le sac de cette malheureuse cité fut peut-être le moins sanglant de toux ceux que l'histoire rapporte, Mahomet ayant abandonné à ses soldats comme èsclaves tous les prisonniers. Les Turks commirent toutes les profanations que l'ivresse de la victoire pouvoit inspirer à des hommes féroces qui pensoient

honorer leur religion en insultant à celle des vaincus. Le cardinal Isidore, légat du pape, fut fait prisonnier ; mais ayant déjà déposé les marques de sa dignité sur un cadavre dont il prit les habits, il ne fut pas reconnu et parvint à s'échapper de la captivité. Le grand-duc ou amiral, premier officier de l'empire, fut plus malheureux : la magnificence de ses armes le décela ; il fut pris et conduit vivant à Mahomet qui d'abord le traita avec quelque humanité, et lui demanda pourquoi les Grecs s'étoient obstinés si longtemps à la défense de la ville : « *Parce que vos premiers officiers nous exhortoient eux-mêmes à tenir ferme*, » répondit le grand-duc qui n'avoit plus rien à ménager. Ce seul mot confirma les soupçons du sulthan sur son

vizir. A l'instant même il le fit étrangler ; et le grand-duc ne tarda pas à avoir le même sort ainsi que ses deux enfants.

Constantinople fut prise par les Turks le 29 mai 1453, 1123 ans après sa fondation, et 2205 ans après celle de Rome. Ainsi passa la dernière ombre de la puissance romaine, dont Constantin avoit transporté le siége dans cette ville élevée sur les ruines de l'antique Bysance.

Lorsque Mahomet fit son entrée dans Constantinople, il n'y avoit plus un seul Grec; il alla descendre à l'église de Sainte-Sophie qu'il convertit dès ce moment en mosquée, en y faisant faire les prières de la loi mahométane; puis il alla prendre possession du palais impérial, et s'y livra aux actes les

plus dépravés de libertinage et de cruauté. Au milieu d'horreurs qui le ravaloient au-dessous de l'humanité, le sulthan voulut participer en quelque sorte aux honneurs divins. Un dervyche, prophète à gages, annonça que Mahomet étoit un envoyé de Dieu, et appuya cette imposture d'un prétendu miracle.

Malgré la toute-puissance attachée à son apostolat, le sulthan eût commandé à une ville déserte, s'il ne se fût empressé de rappeler les Grecs en leur laissant quelques églises et le libre exercice de leur religion. Ensuite il repartit pour Andrinople, et acheva en peu de temps la conquête du reste des possessions de l'empereur grec.

Scanderberg reparoît ici un moment sur la scène; il ne craint pas de dé-

clarer la guerre à Mahomet, bat pendant plusieurs années les généraux dusulthan, et meurt le 17 février 1467, avec la réputation de l'un des plus grands hommes de guerre dont l'histoire ait fait mention, quoique sa vaillance n'eût pas été aussi funeste à l'empire othoman qu'elle auroit dû l'être.

Le pape Calixte III, effrayé des progrès des armes othomanes, excita les princes chrétiens à former une ligue à laquelle, malgré les instances réitérées du pontife, la France, instruite par la raison et l'expérience, et guérie de la fureur des croisades, ne prit aucune part. Mais les préparatifs de cette nouvelle guerre tirant en longueur, Mahomet résolut d'attaquer le premier et mit le siége devant Belgrade, défendue par le vaillant Hunniade, et

fut obligé de le lever honteusement. Il s'en vengea en achevant de soumettre la Morée, réunit la province d'Athènes à ses autres possessions d'Europe, s'empara en Asie du petit empire de Trébisonde, et fit mourir David Commène, qui avoit usurpé cette souveraineté.

Les chevaliers de Rhodes, depuis chevaliers de Malte, s'étoient répandus sur les côtes de l'empire othoman dont ils désoloient le commerce. Mahomet songea à envahir leur île ; mais, pour mieux assurer ses coups, il voulut commencer par les autres îles de l'Archipel, dont les chevaliers pouvoient tirer des secours. Il s'empara de Lesbos au moyen d'un traître qu'il fit ensuite périr, et il commit des cruautés inouïes contre les habitans.

Caraman-Oghly venoit de mourir. Ses enfans, divisés sur le partage de l'héritage paternel, implorèrent la médiation du sultham qui, pour les mettre d'accord, ne tarda pas à s'emparer de la Caramanie.

Mahomet tourna ensuite ses efforts contre l'île de Negrepont (l'Eubée), qui appartenoit aux Vénitiens. La flotte de ces derniers ne leur fut d'aucun secours. Le provéditeur commandant de Negrepont se défendit avec beaucoup de courage; mais la famine l'obligea à capituler en 1470, et, malgré la foi jurée, le brave commandant et ses principaux officiers furent sciés entre deux planches, par le milieu du corps. Sa fille unique fut traînée devant le meurtrier de son père, et aima mieux mourir sous ses coups que de céder à ses desirs.

Ce fait a peut-être donné lieu à la fable d'Irène, dont aucun historien du temps n'a parlé. Le barbare Mahomet, qui avoit pris ombrage des succès que Mustapha son propre fils avoit eus en Perse où il avoit remporté plusieurs victoires, le punit de l'amour que le peuple et les soldats lui portoient. Il le déclara rebelle, et le fit étrangler.

Cependant les chevaliers de Rhodes profitoient de tous ces délais pour se fortifier dans leur île. Le grand-maître d'Aubusson, aussi sage que courageux, ayant su que le sulthan avoit pacifié l'Asie et conclu la paix avec la république de Venise, consentit lui-même à une trève de trois mois, pendant lesquels les chevaliers convoqués arrivèrent de toutes les parties de la chrétienté. Mahomet qui commençoit à

aimer le repos, remit le commandement du siége de Rhodes au pacha Paléologue, Grec renégat, et de la maison des derniers empereurs. La flotte turke, armée d'une formidable artillerie, arriva devant Rhodes; le siége commença aussitôt. Des deux parts on combattit avec acharnement; mais le feu des assiégés étoit si effroyable et si bien dirigé, que les Turks se découragèrent. Le pacha, désespérant de vaincre par la force, essaya de faire empoisonner le grand-maître; mais le complot fut déjoué et les coupables punis. On fit aussi justice d'un ingénieur allemand, renégat, passé du camp des Turks dans la ville. Ce fourbe, qui en plein conseil soutint son infâme rôle, laissa cependant échapper aux yeux des surveillans qu'on

lui avoit donnés, des indices que la question à laquelle il fut appliqué changèrent bientôt en preuves. Les efforts des Turks se renouvellent; mais ils sont toujours repoussés par les chevaliers, qui font des prodiges de valeur. Paléologue croit devoir tenter la voie de la négociation. Le brave d'Aubusson rejette tout accommodement; à la tête des siens, il résiste à un nouvel assaut; mais il est blessé, et les Turks pénètrent dans la ville. Ce funeste spectacle exaspère tellement le courage des chevaliers, des soldats et même des habitans, que les Turks sont culbutés, chassés de la ville, des retranchemens de l'île entière, contraints à regagner leurs vaisseaux, et à remettre en mer le 17 août 1480. Paléologue, qui avoit perdu l'espoir et le

courage, ramena honteusement à Constantinople les débris de sa flotte et de son armée, ne pensant plus qu'aux moyens de persuader à son maître que Rhodes étoit imprenable. Mahomet, aux premières nouvelles qu'il eut de la levée du siége, entra dans des fureurs qui faisoient trembler ses ministres les plus étrangers à cet événement. Il vouloit faire étrangler son général et les principaux officiers de son armée. Paléologue cependant ne perdit point la vie ; le sulthan lui ôta sa place et le relégua à Gallipoli. Dissimulant son propre chagrin, et pour rendre à ses armes l'éclat que Paléologue leur avoit fait perdre, Mahomet mit sur pied deux nombreuses armées. Il vouloit avec l'une conquérir la Perse et envoyer la seconde en Europe,

sous la conduite de ses généraux ; mais la mort le surprit au milieu de ces grands projets, le 2 juillet 1481, après un règne de trente ans et à l'âge de 53 ans.

Ce prince, l'un des plus perfides et des plus sanguinaires dont l'histoire ait épouvanté la postérité, étoit né avec de grands talens que ses passions obscurcirent; les Turks l'appellent le plus grand des empereurs. A leurs yeux l'éclat de ses conquêtes couvre ses vices. Ce prince, dont toute la vie ne fut, pour ainsi dire, qu'une seule campagne, conquit deux empires, douze royaumes et près de trois cents villes.

BAJAZET II.

1481 — 1512.

BAJAZET, fils aîné de Mahomet, fut nommé son successeur. Au lieu d'aller à Constantinople occuper le trône qui lui appartenoit, et quoiqu'il eût un rival dans son frère Djem-Djem, nommé Zizim par les écrivains grecs (1),

(1) Par un vice de prononciation ou de conformation, commun aux Grecs anciens et modernes, leur organe ne s'est jamais prêté à prononcer *j*, *dj*, *ch* et *tch*, et ils y ont toujours substitué *z*, *dz*, *s*, *ts*. De là les altérations les plus étranges

ce prince superstitieux aima mieux faire un pélerinage à la Mekke, et écrivit au dyvan pour que son fils, encore dans l'enfance, régnât en son nom pendant son absence. Zizim profite de cette occasion, et, sous prétexte que Bajazet, quoique l'aîné, étoit fils d'une esclave, il lève une armée, s'empare de Pruse et de toute la Bithinie. Le vizir Ahhmed ou Acomat passe en Asie avec l'élite des janissaires et des spahys, et marche contre Zizim dont l'armée est mise en fuite. Ce prince ambitieux va chercher un asile chez le sulthan d'Egypte, qui le reçoit avec les égards que l'on doit au malheur.

---

que nos anciens écrivains même ont adoptées, comme *bassa* au lieu de pâchâ, sarrasins au lieu de charâqyn, etc. (L-s.)

Bajazet à son retour de la Mekke trouva son trône affermi par la défaite de son frère qui ne tarda pas à vouloir encore tenter la fortune, Zizim revint en Asie, fit cause commune avec un des fils de Caraman Oghly que Mahomet avoit dépouillé; fut battu de nouveau, et répondit avec fierté au sulthan qui lui proposoit une province en souveraineté et une pension considérable : *Je veux un empire, et non pas de l'argent*; mais bientôt, accablé de sa mauvaise fortune, il se détermine à accepter l'offre de son frère, et Bajazet refuse au prince malheureux ce qu'il avoit offert au rival armé. Dénué de toutes ressources, Zizim fait demander un asile aux chevaliers de Rhodes; le grand-maître de l'ordre crut qu'il étoit de leur honneur et de leur in-

térêt de ne le point refuser ; dom Alphonse de Çuniga, grand-prieur de Castille, chargé de l'aller recevoir sur son escadre, le ramena à Rhodes, où tous les égards lui furent prodigués ; mais il n'y resta pas long-temps tranquille. Le sulthan proposa un traité de paix fort avantageux à l'Ordre, et redemanda son frère. Les chevaliers qui déjà, en exerçant une active et louable surveillance à l'égard des agens de la Porte envoyés sous différens prétextes, l'avoient peut-être garanti d'une surprise ou du poison, étoient trop généreux pour l'abandonner. Ils lui persuadèrent de se retirer en France, où il seroit entretenu et servi par des chevaliers et auroit la faculté de s'aboucher avec le roi.

Le grand-vizir Acomat ne pouvant

empêcher la conclusion d'un traité qu'il considéroit comme honteux pour la Porte, ne dissimula point son indignation. Le sulthan, excité par un des ennemis du vizir, oublia tous les services que celui-ci lui avoit rendus. A la fin d'un grand repas, il fit présenter des caftans précieux à tous les convives; on en mit un de soie noire devant Acomat qui comprit le sens de ce funeste présent; et on lui auroit sur-le-champ ôté la vie, sans le Qyzlar agha, ami secret du vizir, qui conseilla à son maître de différer sa mort, jusqu'à ce que l'on sût jusqu'à quel point les janissaires lui étoient attachés; mais ces troupes, qui adoroient leur général, se révoltèrent; on fut obligé de leur présenter le vizir qui parut à la porte du sérail la tête et les jambes nues, n'ayant pour tout vête-

ment qu'une simple camisole, comme un homme destiné au supplice. Les janissaires indignés lui couvrirent la tête d'un turban arraché à un des principaux officiers de la Porte, lui firent apporter une veste et le reconduisirent en triomphe à son palais. Acomat eut la générosité d'apaiser la sédition. Bajazet, bien loin d'en être reconnoissant, dissimule ses desseins, et, voulant séparer son ministre des troupes qui lui sont dévouées, il part pour Andrinople avec Acomat qu'il fait étrangler secrètement, et revient ensuite à Constantinople, où il n'apaise les janissaires qu'à force de soumissions et de promesses. Il falloit occuper cette milice formidable; le sulthan l'envoya en Egypte, contre les mamlouks, qui ne recrutoient leur armée que par

des étrangers, ou des esclaves comme eux. Les chefs avoient d'abord aidé le sulthan à soumettre l'Egypte, et s'y étoient ensuite emparés du pouvoir. Les Turks, après avoir été battus deux fois, firent la paix; ils essayèrent ensuite leurs forces contre les Croates, et cette fois la fortune leur fut plus favorable. Ils battirent le roi de Hongrie qui étoit venu au secours de ses alliés.

Revenons à Zizim qui attendoit en France l'effet de ses sollicitations auprès du roi. Le pape Innocent VIII se laissa persuader que, s'il étoit maître de la personne de Zizim, il réuniroit toutes les forces de l'Europe contre les Turks; il le demanda à Charles VIII. Le malheureux Zizim, après avoir passé de l'Orient en Europe, et de

Rhodes dans le fond de l'Auvergne, fut livré aux gens du pape qui le conduisirent à Rome où il fut reçu en souverain et logé au Vatican. Mais Innocent VIII étant mort quelque temps après, Zizim, contre le droit des gens, contre la foi jurée à lui et au roi de France, fut enfermé au château Saint-Ange, par ordre de l'infâme Borgia, élevé à la chaire de Saint-Pierre qu'il déshonoroit par ses vices et ses cruautés. Le nouveau pape congédia les fidèles chevaliers de Malte qui composoient la garde de Zizim, fit avertir Bajazet, et convint avec lui d'un prix de quarante mille ducats par an pour la détention de son frère. Charles VIII, roi de France, prince jeune, puissant et ambitieux, s'intéressoit à la conservation de Zizim.

Aspirant au titre d'empereur, cessionnaire de tous les droits d'André Paléologue, neveu de Constantin, dernier souverain de Constantinople et de tout l'état grec, légataire du royaume de Naples par le testament de Charles IV; il résolut, pour faire valoir ses droits, de porter d'abord la guerre en Italie; il entra dans ce pays avec une armée de 30,000 hommes. Le pape, tremblant, demande des secours à Bajazet, annonçant qu'on veut lui enlever Zizim, pour lequel d'ailleurs le soudan d'Egypte offroit des sommes considérables. Le sulthan othoman met à un prix plus élevé le meurtre de son frère; mais le pape, craignant de perdre la somme annuelle qu'on lui payoit pour la détention de Zizim, diffère l'exécution de cet infâme traité. Ce-

pendant, le roi de France parvint jusqu'à Rome, sans avoir besoin de tirer l'épée. Le lâche Borgia s'enferme dans le château Saint-Ange, profite des trésors immenses qu'il avoit amassés pour corrompre les ministres du roi, parvient à entamer une négociation, et à conclure un traité par lequel, outre beaucoup d'autres articles également importans, il convint de remettre Zizim au roi ; mais avant de livrer le prince othoman, il le fit empoisonner en 1495. En manquant de parole au roi de France, il la tint au sulthan, qui probablement paya le prix convenu du sang de son frère.

Débarrassé des inquiétudes que lui avoit causées l'existence de Zizim, Bajazet tourna ses armes contre les Vénitiens, les battit sur mer, prit la ville

de Lépanthe, celles de Modon et de Coron en Morée, dévasta le Frioul, et s'empara de Durazzo.

Tandis que la Perse étoit agitée par une révolution religieuse dont les secousses faisoient prendre à ce pays une face nouvelle, Bajazet vivoit à Constantinople dans un plein repos, si l'on peut appeler ainsi une vie molle et voluptueuse dont les excès lui avoient attiré bien des maux. Tourmenté par de cruelles infirmités, il voulut abdiquer l'empire en faveur d'Achmet son fils aîné, et fit périr deux autres de ses enfans; mais les soldats préférèrent à Achmet le plus jeune de ses frères nommé Sélym. Enhardi par la faveur publique, celui-ci lève une armée, marche contre son père, est d'abord battu; mais les janissaires le pressent de faire de nouveaux

efforts et promettent de se réunir à lui. Sélym arrive devant Constantinople à la tête des troupes d'Europe, et Bajazet voit contre lui tout à la fois son fils, le peuple et l'armée. Ce dernier ne songe plus qu'à quitter le sceptre qui depuis long-temps fatiguoit sa paresse ; il se met en chemin pour se retirer à Andrinople. Sélym l'accompagne avec un feint respect jusqu'au lieu indiqué pour la séparation. Là, prosterné aux genoux de son père, il lui demande sa bénédiction ; mais à peine l'a-t-il quitté que, sur un léger prétexte, il donne l'ordre de l'empoisonner. L'exécution de cet horrible attentat, confiée à un médecin juif, n'éprouva ni délai, ni réclamation.

Ce prince mourut en 1512, à l'âge de 62 ans ; il en avoit régné 32. Ti-

mide, cruel, superstitieux et adonné au vin, il étoit néanmoins, suivant les historiens turks, protecteur des sciences et des savans. Il bâtit plusieurs mosquées et répara les murs de Constantinople, à moitié renversés par un tremblement de terre qui dura dix jours et avoit fait périr treize cents personnes sous les ruines des édifices.

SÉLYM Ier.

1512—1521.

DÈS son avènement au trône, Sélym mérita bien par ses sentimens et surtout par ses actions, le surnom de *Yavuz* (féroce). Il voulut se défaire de tous ceux qui lui portoient ombrage, et résolut la mort de ses deux frères. Achmet (Ahhmed), son aîné, malgré son amour pour la paix, se proposa de vendre cher ses droits et sa vie; tandis que, moins courageux, son frère Korat erroit de caverne en caverne pour y ensevelir son existence. Ce dernier fut trahi. Sélym le fit étran-

gler avant de marcher contre Achmet qui, n'opposant que quinze mille hommes à cent cinquante mille, fut vaincu et étranglé sur le champ de bataille. Il restoit deux jeunes fils d'Achmet, réfugiés l'un dans la Perse, l'autre en Egypte; ils excitèrent l'inquiétude de Sélym qui se servit de ce prétexte pour marcher contre deux voisins puissans. Les Turks s'avancent sur les bords de l'Euphrate, les habitans se retirent, brûlent tout derrière eux et empoisonnent les puits. Les ministres du sulthan lui conseillent de rétrograder; contre leur avis, il s'engage dans les déserts de la Perse, et ses troupes, qui mouroient de faim et de fatigue, alloient se révolter, lorsque l'on apprend que l'armée des Persans approchoit. Cette nouvelle ranima

le courage des Turks. La bataille, long-temps indécise et très sanglante, fut livrée dans la plaine de Tchalderoune, le 22 août 1614; néanmoins Sélym demeura vainqueur et poussa jusqu'à Tauryz qu'il mit au pillage. La disette ne tarda pas à se faire sentir de nouveau, et Sélym voulant aller en avant, la révolte éclata parmi ses troupes, qui l'obligèrent à rebrousser chemin. Il traversa l'Arménie sans commettre pour lors aucun acte d'hostilité; mais au printemps suivant, il la dévasta, en fit périr le roi, et investit de la souveraineté un prince persan qui s'étoit mis sous sa protection. Ayant encore témoigné le desir de retourner en Perse, les janissaires et les spahys s'y refusèrent. Le sulthan, contraint de revenir à Constantinople,

laissa les janissaires en Asie pour les punir de leur désobéissance, et ne leur fit grace que quand ils eurent livré les officiers qui avoient donné l'exemple de l'insubordination.

Sélym ne pouvoit rester dans le repos. L'Egypte offroit un vaste champ à son ambition. Le sulthan Gaury avoit, ainsi que le roi de Perse, donné retraite à l'un des fils d'Achmet, et quoique les deux princes fussent morts, la vengeance pouvoit être utile et glorieuse. Sélym, se plaignant d'un traité qui venoit d'être conclu entre la Perse et l'Egypte, fit passer des troupes en Asie. Gaury, à la tête des mamlouks, cavalerie excellente, quoique peu nombreuse, vient à sa rencontre dans les plaines de Syrie. Trahi par deux de ses lieutenans qui passèrent à

l'ennemi avec leur corps, il se bat en désespéré, tombe mort de colère et d'épuisement, au milieu de la mêlée; le canon des Turks achève la déroute, et les mamlouks n'échappent à la mort que par la fuite. A la suite de cette action, Alep ouvre ses portes. Sélym traite, contre son ordinaire, les habitans avec la plus grande douceur, devient par cet acte de clémence, maître de plusieurs autres villes de Syrie qui lui ouvrent aussi leurs portes : il bat encore les mamlouks près de Ghazah, visite Jérusalem, ville sainte également vénérée des Turks, des Chrétiens, et pénètre ensuite en Egypte, et rencontre aux portes du Caire, le successeur de Gaury, à la tête d'une nombreuse armée qui ne peut retarder sa marche; il entre en vainqueur dans la place

sans éprouver de résistance ; mais à peine les Turks se sont-ils engagés dans les rues de cette capitale, que les mamlouks les attaquent en désespérés, tandis que les habitans, du haut de leurs terrasses, les accablent de tout ce qui peut servir leur rage. L'on se battit ainsi dans les rues pendant trois jours et trois nuits ; enfin Sélym donna l'ordre qu'on mît le feu aux quatre coins de la ville, et les mamlouks s'éloignèrent d'un lieu qu'ils ne pouvoient plus défendre. Sélym, maître de cette malheureuse ville, somma le chef ennemi de se rendre, et, sur son refus, il envoya des troupes pour le forcer dans sa retraite. Le dernier combat fut aussi opiniâtre que les autres, presque tous les mamlouks se firent tuer. Leur chef qui avoit fui

fut ramené devant Sélym et pendu au milieu de sa capitale.

Alexandrie et tout le reste de l'Egypte se soumit. Le sulthan, après avoir éteint l'empire des mamlouks, établit en son nom deux pachas ou gouverneurs en Egypte et en Syrie, et retourna à Constantinople.

Les finances étoient épuisées par ces deux longues guerres ; le sulthan trouva le moyen de remplir ses coffres en abattant les têtes des plus riches particuliers et des grands-officiers de l'Empire. Enfin, le destructeur Sélym fut arrêté dans le cours de ses cruautés, comme il se disposoit à marcher contre la Perse. Une maladie aiguë le surprit dans un village près d'Andrinople, endroit marqué par le parricide dont il s'étoit rendu coupable, et il mourut

quelques jours après, le 22 septembre 1520, se reprochant, dit-on, le sang qu'il avoit versé en si grande abondance. Il étoit âgé de cinquante-quatre ans, et en avoit régné huit.

SOLÈIMAN Ier.

1520 — 1566.

La nouvelle de la mort de Sélym excita dans l'Empire des troubles très ordinaires sous un nouveau règne. Soléïman, fils de Sélym, commença par réprimer la révolte du pacha de Syrie. Après avoir laissé des troupes en Asie et envoyé une flotte d'observation dans l'Archipel, il tourna ses vues du côté de la Hongrie, fit mettre le blocus devant Belgrade, et s'empara de cette ville qui étoit la clef du pays, méditant pour l'année suivante une

conquête plus importante devant laquelle Mahomet avoit échoué.

L'élection de Villiers de l'Isle-Adam à l'honorable poste de grand-maître de Rhodes, fit naître des intrigues. L'un des concurrens, furieux de n'avoir pas réussi, résolut, dit un historien, de livrer l'île à Soléïman qui trouva bientôt un prétexte pour rompre les traités, et les chevaliers se préparèrent à soutenir un nouveau siége. Une flotte turke composée de quatre cents voiles, portant cinquante mille soldats, aborde dans une rade à six milles de Rhodes. La ville est aussitôt investie; mais le siége traînant en longueur, Soléïman se décide à venir lui-même l'animer par sa présence. En effet, tout change de face à son arrivée. Il avoit amené un ingénieur grec rénégat,

qui pratiqua des mines sous les bastions et donna lieu, dit-on, à l'invention des contre-mines. L'artillerie des chevaliers étoit supérieure à celle des Turks. Malheureusement, on commença à manquer de poudre dans Rhodes, et la défense de la place en souffrit; des traîtres lançoient des flèches auxquelles étoient attachés des billets qui annonçoient aux Turks que les chevaliers étoient aux abois. Le grand-chancelier Damaral, celui des concurrens de l'Isle-Adam à la place de grand-maître, que l'on accuse d'avoir appelé les Othomans à Rhodes, fut soupçonné de trahison. On lui fit son procès, et il fut décapité, protestant toujours de son innocence et de l'erreur des juges.

Les chevaliers attendoient des secours des princes chrétiens ; mais

Charles-Quint et François Ier avoient des affaires plus importantes pour eux que le siége de Rhodes, et les autres princes chrétiens, sans en excepter le pape, prenoient part à la querelle de ces deux illustres rivaux, et abandonnoient le soin de cette île à la Providence et à la valeur des chevaliers.

Cependant, de nombreuses brèches étoient ouvertes, on se battoit sur les décombres des murailles. La bravoure même devenoit inutile et ne pouvoit retarder de beaucoup la prise de la ville. Le sulthan proposa une capitulation honorable. Le grand-maître l'Isle-Adam s'obstinoit à la rejeter, malgré les prières des habitans. Enfin, les archevêques grec et latin l'ayant supplié au nom de la religion et de l'humanité d'accepter la capitulation, et les ingé-

nieurs ayant attesté que la place n'étoit plus tenable, l'Isle-Adam consentit qu'on arborât le drapeau blanc. Les Turks répondirent à ce signal par un autre drapeau, et on cessa de tirer de part et d'autre. Les pourparlers commencèrent, et ce ne fut pas encore sans difficulté qu'on parvint à signer la capitulation, le 22 décembre 1522. Soléïman fit son entrée dans la ville le jour de Noël; et les chevaliers, après six mois d'un siége aussi meurtrier que mémorable, se disposèrent à quitter cette souveraineté qu'ils avoient possédée pendant deux cent vingt ans avec tant de gloire et d'utilité pour le commerce de toutes les nations chrétiennes.

Soléïman avoit l'ame élevée. La résistance des chevaliers en allumant son

courroux avoit excité son admiration. Il traita le grand-maître avec bonté, le loua sur sa valeur et tenta même de l'engager à son service; mais l'Isle-Adam répondit qu'il seroit indigne de ses grâces, s'il étoit capable de les accepter. Les désordres qui accompagnent toujours une victoire furent réprimés. Soléïman, pour assurer la tranquillité dans Rhodes, voulut la visiter; il dit en entrant dans le palais du grand-maître : « *Ce n'est pas sans* » *peine qu'à son âge j'oblige ce chré-* » *tien de sortir de sa maison.* »

Après s'être assuré du départ des chevaliers, Soléïman revint à Constantinople pour s'y livrer aux soins du gouvernement; il fit des ordonnances tant pour l'administration de la justice que pour celle des finances. Le

recueil de ces sages ordonnances, connu sous le nom de *Canon de Soléïman*, jouit encore d'une grande autorité au dyvan, et parmi les ulémas. Ce monarque confia la garde du sérail aux bostandjys ou jardiniers dont il composa un corps militaire. Cet établissement causa une révolte parmi les janissaires, et l'empereur comprit que, pour son repos aussi bien que pour sa gloire, il étoit nécessaire d'employer cette milice inquiète. La Hongrie offroit un vaste champ à son ambition, depuis que Belgrade étoit en son pouvoir. Louis II, pour lors roi de ce pays, âgé de 22 ans, n'avoit ni assez d'expérience ni assez de ressources pour défendre son héritage. Soléïman n'eut pas de peine à s'emparer de Pétervaradin, de Saliouk et d'Ozek. Le 29 août 1526,

il livra aux Hongrois une bataille près de Mohars, et la gagna. Cette victoire lui ouvrit les portes de Bude, le 10 septembre 1526. Il mit cette ville au pillage ainsi que le reste de la Hongrie; et, aux approches de l'hiver, il ramena à Andrinople ses soldats courbés sous le poids du butin.

La guerre de Hongrie ne tarda pas à recommencer. Depuis la mort de Louis II, tué à la bataille de Mohars, des factions déchiroient ce pays. L'une choisit pour roi Jean Zapoli, vaivode de Transylvanie, l'autre élut l'archiduc d'Autriche Ferdinand. Ce dernier, à la tête d'une puissante armée, atteignit son compétiteur dans les plaines de Tokay, et le mit en fuite. Le roi Jean, presqu'aussitôt détrôné qu'élu, chercha une retraite en Pologne auprès

du roi Sigismond, son beau-frère, et n'ayant pu en obtenir du secours, il se jeta entre les bras de Soléïman qui, dans l'espoir de rendre cette couronne tributaire de la sienne, se déclara en faveur de Zapoli, qu'il reçut avec honneur dans son camp de Belgrade. L'armée othomane rentre aussitôt en Hongrie, reprend plusieurs places où elle n'avoit point laissé de garnison, et s'avance vers Vienne, capitale et barrière des états autrichiens. Ferdinand avoit eu le temps d'y jeter vingt mille hommes et de l'approvisionner. L'attaque et la défense de cette ville furent de part et d'autre aussi vives qu'elles pouvoient l'être. Tout ce que la valeur ou la prudence peuvent entreprendre ou parer fut employé pendant un mois. Soléïman perdit quarante mille hom-

mes et les assiégés plus de dix mille. Enfin, les vivres manquèrent aux Turks, et la saison devenant de plus en plus mauvaise, le 14 octobre 1529, Soléïman se vit forcé de lever le siége qui lui avoit coûté quatre-vingt mille hommes ; et, après avoir lui-même en Hongrie couronné le roi Jean auquel il laissa quelques troupes, il retourna dans sa capitale, où il reçut Bogdan, prince de Moldavie, qui vint se rendre tributaire et mettre ses états sous sa protection.

Les deux rois de Hongrie entrèrent ensuite en arrangement et se partagèrent le pays, tandis que Soléïman faisoit des préparatifs pour porter la guerre en Perse. Chah Thahmas, souverain de cette contrée, sachant que les déserts qui l'environnoient en étoient

les plus puissantes fortifications, abandonna volontairement Tauryz, laissa les Turks s'enfoncer dans un pays où ils devoient manquer de tout, et s'affoiblir journellement. Alors il quitta la défensive et, à la tête des gizil-bach, l'élite de ses troupes, ce prince marcha par un chemin détourné sur Tauryz, reprit cette ville et battit, en 1534, les Turks dans leur retraite.

Tandis que Soléïman cherchoit en vain des conquêtes en Asie, on envahissoit et l'on perdoit en Afrique des royaumes en son nom. Khaïr êd-dyn, devenu célèbre sous le nom de Barberousse, fils d'un potier de terre, avoit, ainsi qu'un de ses frères, quitté dès sa jeunesse le métier de son père pour celui de pirate. Ils avoient des talens et du courage. Après avoir couru

les côtes d'Espagne et d'Italie, ils soumirent Alger qui n'étoit qu'un réceptacle de brigands comme eux. Le frère aîné de Barberousse devint souverain de ces pirates. Quelque temps après il mourut sans enfans, et Barberousse lui succéda. Le caractère entreprenant de ce dernier fixa l'attention de l'empereur qui se l'attacha et le nomma seul pacha de la mer ou *capitan-pacha*. Barberousse arme la flotte turke, ravage les côtes de l'Italie, prend quelques villes en Calabre, jette la terreur dans Naples et jusque dans Rome, tourne tout-à-coup vers l'Afrique, et s'empare de Tunis.

Charles-Quint, jaloux de la puissance othomane, et voulant faire cesser les pirateries qui désoloient les côtes méridionales de l'Europe, s'allie à

plusieurs autres princes chrétiens, et, en l'année 1535, part lui-même pour l'Afrique avec une flotte nombreuse. Il s'empare du fort de la Goulette situé à quelques milles de Tunis, et s'avance à la rencontre de l'armée de Barberousse. Celui-ci, moins heureux sur terre que sur mer, est battu par l'empereur d'Occident qui entre à Tunis dont les portes lui sont ouvertes par les esclaves chrétiens qui y étoient renfermés. Voulant détruire le dernier repaire des forbans, il met le siége devant Alger ; mais il y voit périr ses plus braves soldats, victimes d'un climat dévorant; et, après avoir perdu dans une affreuse tempête cent quarante vaisseaux sur les côtes de la Barbarie, cet empereur est contraint de rembarquer les débris de son armée sur ce qui lui restait de vaisseaux.

Vers la même époque, Soléïman avoit tourné toutes ses forces maritimes contre la république de Venise. Barberousse avoit ravagé l'île de Corfou, s'étoit emparé, dans l'Archipel, des îles de Scyros, Pathmos, Stampalie, Paros et de quelques autres qui appartenoient aux Vénitiens, et avoit forcé la république à lui demander la paix.

Jean, roi de Hongrie, venoit de mourir; il laissoit un fils âgé d'un an sous la tutelle d'Isabelle sa mère. La couronne de Hongrie devoit tenter les Autrichiens qui s'avancent près de Bude pour s'en saisir. Ils sont battus par le pacha de Belgrade. Soléïman s'empare lui-méme, presque sans coup férir, de la ville, objet de la contestation. Il prend d'abord le petit prince chrétien sous sa protection, le réduit ensuite

à la qualité de vaïvode de Transylvanie ; et la reine Isabelle, cédant à sa mauvaise fortune, va se cacher avec son fils dans le fond de cette province. Le prince Ferdinand voyoit avec un chagrin très-vif la plus belle partie de la Hongrie devenir la proie des Turks ; ne retirant aucun fruit des démarches qu'il faisoit auprès de Soléïman, il envoya en Hongrie une armée qui y consuma ses forces, tandis que les Othomans y ménageoient les leurs.

L'empereur musulman reçut à Constantinople une ambassade de François Ier, roi de France, qui réclamoit son secours contre Charles-Quint, proposoit une ligue offensive et défensive, offroit de joindre les forces de la France avec celles de la Porte, et de donner un libre accès à Barbe-

rousse dans les ports français, lorsqu'il y viendroit avec la flotte othomane. On proposa aux Vénitiens d'entrer dans cette confédération afin d'abaisser la maison d'Autriche ; mais cette république jugea plus à propos de garder la neutralité que d'entreprendre une nouvelle guerre où elle n'avoit rien à gagner.

En 1543, l'armée navale othomane, commandée par Barberousse, traverse la mer Ionienne, longe les côtes de Messine, s'empare de Reggio, passe à la hauteur d'Ostie, jette la consternation dans les murs de Rome, qui maudit un prince chrétien devenu l'allié des Turks. Cette flotte parcourt les côtes de la Toscane et de Gênes, sans faire le moindre ravage ; et, parvenue à Marseille, elle se joint à la

flotte française pour faire le siége de Nice, qui appartenoit au duc de Savoie, l'allié de Charles-Quint. Cette ville, après une résistance honorable, se rend aux Français pour éviter les horreurs du pillage. Les Othomans, offensés de cette capitulation, n'y ont aucun égard, se précipitent dans la ville qu'ils saccagent, puis remontent sur leurs vaisseaux, et reprennent le chemin de Constantinople.

Soléïman, vainqueur et conquérant, arrosa bientôt ses lauriers de ses larmes. Il perdit celui de ses fils qu'il aimoit le plus tendrement, l'un des enfans que lui avoit donnés Rochenâ, sa sulthane favorite, que les auteurs chrétiens nomment Roxelane. Il fondâ, à cette occasion, une mosquée, des écoles, un hôpital, et délivra un grand

nombre d'esclaves des deux sexes. Presqu'en même temps il fit une perte bien plus grande pour la sûreté de ses états et pour la gloire de son règne. Barberousse mourut en 1547, après avoir rempli la Méditerranée de la terreur de son nom. Incapable de s'occuper d'aucune affaire, le sulthan fit une trève avec Charles-Quint et Ferdinand; et pendant plusieurs années, il sembla dégoûté de la guerre et des conquêtes. Roxelane sut mettre ce temps à profit; et, pour plaire de plus en plus à Soléïman, elle fit bâtir une mosquée, et en prit adroitement occasion d'obtenir sa liberté. Dès-lors elle se crut autorisée à repousser les désirs de son amant qui, désolé de cette feinte résistance, aima mieux épouser sa scrupuleuse maîtresse que de renoncer à

sa possession. Mustapha, fils aîné de l'empereur, comprit ce qu'il auroit à craindre de cette ambitieuse sulthane qui, contre toutes les lois et contre tous les usages, avoit su devenir impératrice, et desireroit sans doute faire passer le sceptre à ses enfans, au préjudice du fils aîné du sulthan.

Ferdinand, roi des Romains, autant par la crainte de ses armes que par l'adresse de ses négociations, avoit déterminé la reine Isabelle à lui céder la Transylvanie avec la couronne de Saint-Etienne, si révérée des peuples; Soléïman envoya aussitot des troupes en Hongrie, et se seroit emparé de tout ce pays, si l'extrême cruauté de ses soldats n'avoit exaspéré les esprits et réveillé le courage des habitans.

Le corsaire Dragut, élève de Barbe-

roisse, avoit hérité de la confiance du sulthan et du commandement de ses flottes. Il ravagea les côtes de la Sicile, de l'Italie, de l'Espagne, et le siége de Tripoli fut résolu. On convint qu'en passant, Dragut tenteroit de se rendre maître de l'île de Malthe, où les mêmes chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui avoient si vaillamment combattu à Rhodes, avoient fondé un nouvel état. Cette île auroit peut-être été la proie des Turks, sans la ruse d'un chevalier. Par un avis supposé qu'il fit tomber entre leurs mains, et qui annonçoit une diversion puissante, il leur persuada de lever le siége, le 11 septembre 1565, et de se hâter de diriger leur course vers Tripoli. Les chevaliers de Saint-Jean, qui défendoient courageusement cette dernière place contre

les Turks, n'étoient point tous également attachés à leur devoir. La division se mit parmi eux, et ils forcèrent le Grand-Maître à capituler.

Soléïman étoit trop occupé des affaires intérieures du sérail, pour songer à de nouvelles conquêtes. Il avoit quatre fils : Mustapha, l'aîné de tous, aimé des peuples et des troupes, étoit gouverneur d'Amacyéh. Ses trois autres enfans, Sélym, Bajazet et Géangir (Djehanguyr), étoient fils de Roxelane, qui ne pardonnoit pas au dernier son attachement pour Mustapha. Le vizir Rustam, gagné par Roxelane, aigrit le cœur du sulthan et excita sa jalousie, en faisant un éloge pompeux de Mustapha. Elle réussit même à faire croire qu'il étoit en relation avec le roi de Perse, devoit épouser sa fille, et songeoit à se décla-

rer indépendant. Pour prévenir la prétendue conspiration, Soléïman fit partir pour la Syrie son vizir avec une armée. Rustam chercha, mais en vain, à attirer Mustapha dans son camp. Soléïman se rendit lui-même en Asie, et manda à son fils de venir se laver des soupçons qu'on avoit conçus contre lui. Le jeune prince, après s'être garanti des piéges de Rustam, ne voulut pas désobéir à son père: il parut devant lui. Géangir craint tout pour son frère, fait de vains efforts pour le dérober à la cruauté du sulthan, et, ne pouvant l'en garantir, il veut au moins partager son sort: on les sépare, et Mustapha désarmé est étranglé aux pieds de son père. Géangir accourt, et, à la vue du cadavre d'un frère qu'il chérissoit si tendre-

ment, tire son poignard, et apostrophant le sulthan : « Monstre, s'écrie-t-il, ni » toi ni ma coupable mère ne méri- » tez des enfans comme nous » ; et s'étant frappé, il tombe et expire sur le corps de son frère. Cet évènement funeste remplit l'armée d'horreur, et Rustam fut forcé de se dérober, par la fuite, à l'indignation publique. Mustapha avoit un fils qui fut encore sacrifié par la cruelle Roxelane. Ce ne fut qu'après la mort de cette mégère que Soléïman reconnut l'innocence de Mustapha et le caractère perfide de Bajazet. Celui-ci jette enfin le masque, lève une armée, et marche contre son frère Sélym, général en chef des troupes du sulthan ; mais il ne réussit qu'à se faire battre : réfugié à Pruse, il est atteint de la condamnation prononcée

par Soléïman, et mis à mort avec tous ses enfans.

Le sulthan reprit ensuite ses projets de conquête sur les chrétiens. Les chevaliers de Malthe se vengeoient de la perte de Tripoli, faisoient beaucoup d'esclaves sur les côtes turkes, et inquiétoient le commerce. Soléïman résolut le siége de Malthe. De leur côté, les chevaliers demandèrent et reçurent les secours des princes chrétiens, et un rocher stérile devint en quelque sorte l'objet d'un combat singulier entre l'Orient et l'Occident. L'honneur devoit en rester au nom chrétien, et ce roc fut en effet la borne contre laquelle vint se briser pour jamais le char triomphal des Turks. Une flotte nombreuse commandée par Dragut, et qui portoit quarante mille hommes, cerne

l'île, tente un débarquement, et s'empare après la plus vigoureuse résistance du fort Saint-Elme qui lui ouvre l'entrée du port; mais le corps de la place résiste à toutes les attaques, et une flotte, partie de la Sicile, paroît devant Malte, y débarque 7000 hommes de secours. Les Turks sont repoussés, chassés du fort Saint-Elme, et obligés de lever le siége, le 11 septembre 1565, après y avoir perdu les deux tiers des leurs.

Les armes de Soléïman continuoient à être malheureuses. Plusieurs de ses expéditions échouèrent. Enfin, se trouvant en personne au siége de Sigeth, petite ville de Hongrie, la résistance qu'il y trouva et à laquelle il étoit bien loin de s'attendre, lui occasionna un violent accès de colère qui se termina par une apoplexie dont il mourut en

peu d'instans, le 30 août 1566, âgé de 76 ans, et après un règne de 46. Le grand-vizir cacha cet évènement et fit partir un courrier pour aller à Iconium avertir Sélym de venir prendre possession de l'empire.

Le règne de Soléïman, qu'on appelle l'Alexandre des Turks, est considéré par eux comme le plus glorieux de la dynastie othomane. Ce prince, quoique très belliqueux, se montra parfois foible et sanguinaire. Il avoit cependant le germe de vertus qui se seroient développées s'il n'avoit commandé à des esclaves. Il aima la gloire, l'ordre et même la justice, et il ne lui manqua, pour être un grand monarque, que de régner sur une autre nation.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

	Pag.
AVANT-PROPOS.	I
Précis historique sur Mahomet et sur les khalyfes.	V
Othman. 1300 à 1326.	1
Orkhan. 1326 à 1360.	5
Amurat Ier. 1360 à 1389.	11
Bajazet Ier. 1389 à 1401.	20
Interrègne sous Soléïman. 1402 à 1406.	29
Interrègne sous Monça. 1406 à 1413.	32
Mahomet Ier. 1413 à 1421.	36
Amurat II. 1421 à 1451.	41
Mahomet II. 1451 à 1482.	53
Bajazet II. 1481 à 1512.	73
Sélym Ier. 1512 à 1520.	86
Soléïman Ier. 1521 à 1566.	94

AVIS

AU RELIEUR.

Ordre à observer dans le placement des gravures.

TOME PREMIER.

Un triballien blessé reconnoît le sulthan, le frappe, et est aussitôt lui-même haché en pièces. *Frontispice.*

TOME DEUXIÈME.

La malheureuse sulthane offrit en vain à celui qui l'avoit découverte un mouchoir rempli de sequins. *Frontispice.*

TOME TROISIÈME.

Prince héritier du trône; première khathoun, sulthane favorite. *Frontispice.*
Vizir, sulthan. — En regard de la page 6
Musicienne, danseuse; khouzmat-kar-seray, surveillante du harem. 63
Qizlar-âghâ, chef des eunuques noirs; odahlic, femme du harem. 107

Capoù-aghacy, chef des eunuques blancs. 114
Itch-oghlân, garçon de la chambre; rekab-dâr-âghâ, porte-tabouret. 139
Itch-oghlân écrivant avec le calam, maître d'écriture. 142
Planche A, écritoires, canifs et calams. 143
Planche B, écritoires et pierre à polir. 146
Dulbend-dâr-âghâ, porte-turban du sulthan; siléeh-dâr, porte-épée du sulthan. 168
Itch-oghlàn-aghacy, page du sulthan; tezkérehdjy-bachy, secrétaire du sulthan. 175
Tchenguyé, musicien du sérail; hhalvâdjy, confiseur du sérail. 190
Planche C, instrumens de musique. 192
Planche D, instrumens de musique. 194
Tchenky-avrety, danseuse; tchenky, danseur. 198
Capydjy-Bachys, chefs des concierges. 214

TOME QUATRIÈME.

Mamlouks. *Frontispice.*
Grand-vizir à l'armée. — En regard de la page 3
Vezyri-khouzmet-kiârycy, domestique du vizir; tchocah-dar, domestique de la suite du vizir. 6
Spahy, dely, déterminé. 18

Reïs-éfendy, ministre des affaires étrangères ; turdjeman, interprète. 107
Tchâouch-bachy, premier introducteur ; tchâouch, introducteur ordinaire. 119
Sekbàn-bâchy, troisième officier des janissaires ; yégnytchéry, janissaire en habit de cérémonie. 152
Echedjy, cuisinier ; échedjy-bachy, cuisinier des janissaires. 162
Cazan, marmite des janissaires ; cachic-dâr, porteur de cuiller à pot, ou tcherbâdjy, capitaine des janissaires. 164
Coulloucdjy, officier inférieur des janissaires, dans son costume ordinaire ; bach-tchâouch, sergent-major des janissaires, chargé d'inscrire les noms. 172
Topdjy, canonnier du nizâm-djédyd ; nefer, soldat du nizâm-djédyd. 177
Hammal, porte-faix ; saccâ, porteur d'eau. 185
Planche H, trompettes, mors, étriers. 233
Planche E, étendarts. 235
Planche F, casques, cuirasses, flèches, boucliers. 242
Planche G, tambour, cymbales, javelots incendiaires. 247
Levendy-roumy, marin grec ; levendy, marin, soldat de marine. 256

TOME CINQUIÈME.

Hammam, bain turk. *Frontispice*

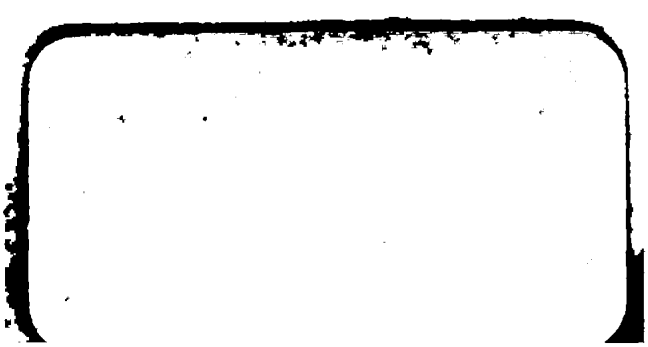
Turbeh, tombeau d'un sulthan; mufty, chef de la loi. — En regard de la page 8
Chef des ulémâs; istambol cadhycy, magistrat de Constantinople. 25
Dervyche houkéchân, dervyches tournans, 72
Dervyche, dervyche de Syrie. 74
Postures pour faire la prière, ou namaz. 106
Mosquée, 139
Fontaine, 155
Chariot nommé arabah, 202
Sinléh, tombeau turk. 227

TOME SIXIÈME.

Femme d'Alep; femme d'Antioche. *Frontispice.*
Turk dans une pelisse; turk dans son schall. — En regard de la page 11
Planche A, turbans. 19
Planche B, turbans. 22
Planche C, turbans. 25
Femme turke de Constantinople; femme turke de province. 27
Femmes grecques; femme turke en habit de ville. 40
Femme bédouine; arabe bédouin. 47
Bédouine battant du beurre dans une outre. 50
Turk de Saint-Jean-d'Acre; femme arabe du désert. 52
Syrien; femme égyptienne. 61

Kourdes. 70
Femmes turkes d'Asie faisant du pain. 81
Avret drouzy, femme druze moulant du blé. 82
Turk de Tunis; Turk de Damas. 85
Bosnien, Tatar. 89
Juif, Arménien. 97
Femme de l'île de Simie; femme de Péra. 102
Albanais. 106
Femmes de Scio, de Samos, de Mételin. 107
Femmes de l'île d'Andros. 112
Femme de Spra; femme de Chypre. 114
Femme de l'île de Naxos; femme de l'île de Marmora. 116
Femme de l'Argentière; femme de Scio. 120
Marchand de Caïmac; khodjah baccâl, marchand de légumes. 191
Repas turk. 198
Soumouk, pêcherie. 229

On a suivi dans cet ouvrage, pour la transcription des mots arabes, turks et persans, l'orthographe adoptée déjà dans plusieurs ouvrages très connus, tels que les *Additions au voyage de Norden*, le *Voyage de M. Denon*, plusieurs *Mémoires de la Commission d'Egypte*, les *Notes de la nouvelle édition du Voyage de Chardin*, la *Biographie Universelle de MM. Michaud*, et une partie des *Notices* ou *Extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*. Cette orthographe représente aussi fidèlement que le permettent la différence des organes et des alphabets des habitans de l'Europe et de l'Asie, le son et la prononciation des mots ; elle facilite en outre aux personnes versées dans les

langues orientales, la restitution en caractères originaux des noms et autres mots de ces mêmes langues.

6 v. 20